



**HAL**  
open science

## Quelques jalons pour une histoire du chien en Grèce antique

Jean-Marc Luce

► **To cite this version:**

Jean-Marc Luce. Quelques jalons pour une histoire du chien en Grèce antique. Pallas. Revue d'études antiques, 2008. hal-02169252

**HAL Id: hal-02169252**

**<https://hal.science/hal-02169252>**

Submitted on 6 Jul 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Quelques jalons pour une histoire du chien en Grèce antique<sup>1</sup>

Jean-Marc LUCE

Université de Toulouse II-Le Mirail

Avec la participation d'Ahmed EL KHELOUANE

## Introduction

L'historiographie du chien dans l'Antiquité grecque commence véritablement avec O. Keller. Ce savant autrichien qui écrivait au tout début du xx<sup>e</sup> s. a consacré plusieurs études aux animaux et s'est particulièrement penché sur l'histoire du chien<sup>2</sup>. On lui doit notamment d'avoir dégagé les principaux groupes dans lesquels on peut tenter de reconnaître des races, dans un article qui reste aujourd'hui fondamental (Keller 1905). Il utilisait toute la documentation disponible à son époque, c'est-à-dire principalement les textes, mais aussi les représentations sur vase et dans la sculpture et faisait un usage particulièrement subtil des images figurant sur les monnaies.

Les travaux qui ont suivi ces recherches ont fait également progresser la connaissance sur la place qu'occupait cet animal dans l'Antiquité, non point tant dans la vie quotidienne que dans la culture, c'est-à-dire, dans la littérature, dans l'imagerie et dans les pratiques religieuses et magiques. En 1930 paraissaient deux ouvrages importants. Celui que Gisela Richter consacra aux animaux dans la sculpture (Richter 1930) rassemblait, entre autres choses, un certain nombre d'œuvres, principalement en ronde-bosse, représentant des chiens. Il n'y a là que quelques pages dans un ouvrage général, mais elles ouvraient la voie à tout un pan de la recherche qui sera par la suite largement exploré. De son côté, G. Herrlinger étudia, non point la place du chien dans la littérature, mais le développement de toute une littérature spécifique ayant pour sujet la mort des chiens. Il a rassemblé un corpus de textes de nature funéraire dont une bonne partie figurait ou devait figurer sur des stèles de chiens. On peut suivre dans ce petit livre l'évolution de l'image de cet animal, entre la fin du iv<sup>e</sup> s. et l'époque byzantine, et aussi la façon dont ils s'intégraient dans les courants littéraires de leur temps.

---

1 Cet article doit beaucoup à Christophe Chandezon dont la science animalière n'a pas son pareil pour l'Antiquité grecque. Ses indications bibliographiques, ses suggestions et toute son amitié m'ont été ici d'un immense secours. Qu'il trouve ici mes remerciements les plus vifs et les plus chaleureux.

2 Outre Keller 1905, on consultera aussi *Die Antike Tierwelt* (1909).

Sept années plus tard, paraissait l'ouvrage de H. Scholz (Scholz 1937) qui explorait une autre face de la figure du chien, restée jusque-là insoupçonnée : celle de l'irrationnel. Il a su montrer la place qu'occupait cet animal dans les divers aspects de ce qu'aujourd'hui on pourrait appeler la pensée magique, mais qui lui paraissaient appartenir à un système de pensée primitif. Ce travail faisait découvrir au public les interdits religieux dont le chien était l'objet, les sacrifices, les différentes pratiques magiques, notamment dans le domaine de la médecine, ainsi que les diverses figures mythiques du chien et la relation qu'elles entretenaient avec la mort.

Une grande partie des travaux qui sont parus depuis, notamment plusieurs études récentes, s'inscrit dans ces trois directions qu'avait prises la recherche dans les années trente. Après les travaux de Herrlinger, plusieurs auteurs ont exploré la place qu'occupait le chien dans la littérature. Dans cette série, le dernier en date est le livre de Dumont paru en 2001 (Dumont 2001), qui ne tient pas compte des travaux cités ci-dessus, mais qui parcourt commodément d'assez nombreux textes, d'un bout à l'autre de la chronologie<sup>3</sup>. En ce qui concerne l'iconographie, la céramique a été peu étudiée. En revanche, les représentations sur les stèles funéraires ont fait l'objet de plusieurs recherches, la plus complète étant la thèse parue en 1997 de M. Zlotogorska. Elle y présente un catalogue très abondant, couvrant toute la chronologie, jusqu'à l'époque impériale comprise. Les enjeux sociologiques sur lesquels cet auteur insistait déjà ont ensuite été précisés dans un article récent de C. Schneider, « Herr und Hund auf Archaischen Grabstelen, » *JDAI* 115 (2000), p. 1-36.

La question des mentalités que Scholz avait été le premier à poser a été reprise de façon plus complète par C. Mainoldi (Mainoldi 1984) qui, à son tour, a insisté sur la relation qu'entretenait le chien avec la mort, en utilisant une matière plus vaste, et notamment l'article très utile de D. Gourevitch paru en 1968 (Gourevitch 1968) sur la place du chien dans la médecine antique.

Tandis que les aspects littéraires, iconographiques et ceux relevant des mentalités ont abondamment été explorés, les aspects proprement archéologiques ne sont entrés sur la scène que plus tardivement. On a tout d'abord commencé à découvrir des chiens dans des tombes humaines, puis de véritables tombes de chiens. Toutes ces découvertes, qui datent pour la plupart de l'après-guerre, et principalement des trente dernières années, sont de nature à renouveler la question. Une première synthèse a été réalisée par L.P. Day dans un article paru en 1984 (Day 1984), à partir d'une découverte faite en Crète. Ce travail constitue une référence obligée. Pour la première fois, un auteur prenait la peine de rassembler les données disponibles par l'archéologie et était en mesure de mettre en évidence un changement considérable dans l'attitude que les Grecs avaient vis-à-vis de leurs chiens. Tandis que durant la préhistoire jusqu'à l'Âge du fer inclus, on les sacrifiait et les mangeait, à l'époque historique, les Grecs montraient une attitude plus sentimentale. Près de 25 ans après l'article de L. Day, le principe général de cette évolution reste en partie valable.

L'article de Day marquait également les débuts des études archéozoologiques en Grèce. Peu d'études l'avaient précédées, elles sont maintenant encore trop rares, mais se sont multipliées. Elles apportent une lumière neuve sur deux problèmes à propos desquels on

---

3 Voir aussi Merlen, 1971 et S. Lilja, *Dogs in Ancient Greek Poetry* (1976).

manquait jusque-là de données fiables : la consommation de viande canine et les pratiques sacrificielles, non seulement dans les tombes, mais aussi dans les sanctuaires.

Enfin, il convient également d'exploiter les sources épigraphiques qui nous renseignent sur le rôle des chiens dans la guerre.

On voit donc que le chien dans l'Antiquité grecque est un champ d'étude très vaste et très riche. Sans prétendre rassembler ici toute la matière, ce qui nécessiterait une étude de plus grande ampleur, je propose de mettre en évidence les grandes lignes de l'histoire du chien dans l'Antiquité grecque, en synthétisant les différentes branches dans lesquelles la recherche s'est engagée jusqu'à présent. Nous aurons ainsi l'occasion de dégager les deux grandes tendances qui traversent toute l'histoire de cet animal : la perception du chien comme être familier, membre de l'*oikos*, illustrant la normalité dans sa version quelquefois aristocratique, et la violence dont il était la victime, dans les sacrifices notamment, ou simplement pour en faire une viande de boucherie.

## 1. Néolithique, Âge du bronze et Âge du fer

### 1.1. Races<sup>4</sup> de chiens

La domestication du chien et sa dissociation progressive du loup<sup>5</sup> sont l'œuvre des chasseurs cueilleurs de la fin du Paléolithique. Il est déjà présent dans les cultures magdalénienne en Europe et natoufienne au Proche-Orient, soit bien avant le développement de l'élevage. On signale un maxillaire mis au jour dans une grotte irakienne occupée par l'homme il y a 14000 ans ; d'autres attestations sont connues dans le Sud-Ouest de la France, dans les Alpes, en Allemagne et en Espagne<sup>6</sup>. En Grèce, le site de Lerne en Argolide<sup>7</sup> a livré des ossements datés du Néolithique moyen, mais il ne serait pas surprenant qu'on en découvre un jour des traces plus anciennes. La dernière publication de restes archéozoologiques en Grèce, celle de K. Triandalidou sur le matériel recueilli à Oropos en Béotie, rassemble quelques données sur la taille des animaux découverts en Grèce, pour le Néolithique, l'Âge du Bronze et l'Âge du fer ancien. Il s'agit d'animaux moyens. Elle estime que plusieurs des individus découverts avaient une taille comparable au chien australien, le dingo. À Nichoria, les restes recueillis pour l'Âge du Bronze et du Fer permettent de restituer un animal un peu plus grand, mesurant environ

4 Je continuerai pour ma part à utiliser le mot race dans un sens large. Contre l'utilisation de ce terme, voir V. Forrest et I. Relarbi, *Gallia* 59 (2002), p. 276-277 qui préfèrent le réserver aux animaux modernes et proposent celui de morphotypes pour les animaux anciens. Toutefois, cette nuance ne peut s'appliquer aux chiens, cf. Vigne 2004, p. 69-70. Pour les races de l'époque historique, voir ci-dessous p. 267

5 Notons que le loup d'Europe est un animal solitaire et non un animal sociable vivant en meute, comme l'est son congénère d'Amérique, cf. Fogle 2007, p. 16.

6 Bruce Fogle 2007, p. 20. Pour l'histoire de la domestication, voir Vigne 2004 donne une présentation grand publique des dernières avancées. Le chien est traité p. 29-35. Voir aussi Clutton-Brock, *Domesticated animals* (1984), p. 34-45 qui est paru avant les progrès de la génétique et les débats qu'elle suscite.

7 N.G. Gejvall, *Lerna. A Preclassical Site in the Argolid. The Fauna* (1969), p. 69.

55 cm au garrot<sup>8</sup>. Dans son article sur les sépultures de Mikri Doxipara (Zoni) (Triantalidou 2005), le même auteur donne les indications suivantes: dans la tombe de Volos (Pevkakia), de l'époque mycénienne, le chien mesure 56,1 cm, dans la tombe 79 de Knossos, le chien mesurait 56,8 cm, dans la tombe hellénistique de l'aire du pressoir, toujours à Knossos, 56,3 cm. Un chien trouvé à Argos, de la période géométrique, qui est encore inédit, était plus grand, atteignant 68,6 cm, et celui de Kokla était particulièrement grand, atteignant à l'helladique ancien III, entre 73 et 78 cm. La taille assez modeste ou moyenne, du type de celle du lévrier, de la plupart des chiens du monde grec antique, trouve une certaine confirmation dans l'iconographie. Les peintures sur vase et les reliefs du haut archaïsme où apparaissent des chiens montrent tous des bêtes de taille moyenne. Des grands chiens de la taille de nos bergers ont néanmoins existé précocement.

### 1.2. *Sacrifice et viande canine*

Il est probable que l'on a dès le début, en Grèce comme ailleurs, eu de l'affection pour les chiens qui font partie de la famille. Mais le fait est que le comportement des hommes vis-à-vis de ces bêtes n'était pas dominé par la sensiblerie. À cette époque, le chien n'est pas encore le simple compagnon de l'homme, il reste une proie comestible. Ainsi, à Lerne à l'époque néolithique, de nombreux os de chiens recueillis portent des marques de découpe. On mangeait donc du chien. Toutefois, on ne recourait pas à cette viande très souvent, les 625 os recueillis ne représentant que 2,5 % du total<sup>9</sup>. Si sa consommation ne fut qu'une utilisation secondaire, elle paraît avoir été trop régulière pour avoir été limitée aux périodes de pénurie grave (famine, guerre etc.). À l'Âge du Bronze, les fouilles de Nichoria montrent que cet animal faisait toujours partie de l'alimentation humaine<sup>10</sup>. C'est durant le Bronze Moyen I que la consommation de viande canine est la mieux attestée par des ossements brûlés portant des traces de découpe. C'est aussi dans les niveaux de cette période que la fréquence de cet animal est la plus grande, atteignant 8,6 % du total. Ce serait une pression accrue sur le gibier, et donc une pratique de la chasse plus active, qui expliqueraient, selon les auteurs de la publication, la baisse sensible que l'on enregistre dans les niveaux de l'Âge du fer. On peut aussi songer à une évolution générale des mentalités. À Kastanas en Macédoine, 21 des 500 os de chiens mis au jour dans les couches de l'Âge du Bronze portaient des marques de découpe, mais aussi des traces de feu indiquant que l'on tirait des grillades de ces animaux.

La consommation de viande canine semble être devenue plus rare au cours de l'Âge du Fer. Pourtant, elle était loin d'avoir disparu des repas; elle n'a fait que retrouver les chiffres du Néolithique. Les fouilles de Delphes que j'ai menées dans la région du char des Rhodiens ont livré un os de chien avec des traces de découpe dans une couche du IX<sup>e</sup> s. (identifié par Fr. Poplin). La trouvaille qui provient d'un contexte domestique et non du sanctuaire ne peut résulter que d'une consommation privée. En Crète orientale, les sites de Vronda et Kastro à Kavousi (pour la tombe contenant des chiens, voir ci-dessus) ont livré, dans les couches de l'HRIIC comme dans celles de l'époque géométrique, des os de chiens portant

8 R.E. Sloan et M.A. Duncan, dans *Nichoria I*, p. 69.

9 N.G. Gejvall, *Lerna: the Fauna* (1969), p. 117-118.

10 R.E. Sloan et M. A. Duncan, dans *Nichoria I*, p. 69.

les mêmes types de marques<sup>11</sup>. Si le *Canis familiaris* ne représente que 1,3 % du total des ossements recueillis à Kastro, ils sont surreprésentés parmi ceux qui présentent des traces de boucherie. D'après Snyder et Klippel, ces marques montrent que ces animaux ont été écorchés, désarticulés et décharnés. On brisait les mandibules pour retirer la langue. Les os longs étaient brisés, sans doute pour adapter leur taille à celle d'une marmite. L'absence de traces de brûlure suggère que la viande n'était pas grillée, mais bouillie. On mangeait donc du chien et on le cuisinait à Kavousi, mais on n'en consommait pas régulièrement. À l'époque classique et même sous l'empire romain, la consommation de viande canine s'est maintenue, comme l'ont prouvé les fouilles de Kassopè et de Corinthe (voir ci-dessous).

Si la consommation de viande canine semble perdre du terrain à l'Âge du fer où l'on ne retrouve pas le pic du Bronze Moyen à Nichoria, il n'en est pas de même pour les sacrifices dont nous avons maint exemple. On tuait ces animaux à l'occasion de funérailles et on déposait leurs corps dans la tombe, parfois dans une fosse séparée. On en trouve un reflet illustre chez Homère. Les funérailles de Patrocle s'accompagnent, dans le livre XXIII de *Illiade*, d'une série de sacrifices dont Achille dépose les dépouilles écorchées sur le bûcher. Il s'agit d'abord de moutons et de bœufs qui fournissent la graisse dont le héros enduit le corps de Patrocle. Homère mentionne ensuite le dépôt des jarres de miel et d'huile, puis le *filis de Pélée* procède à des sacrifices d'un autre type: les quatre *cavales altières* de Patrocle, deux de ses neuf chiens, enfin le sacrifice humain, les douze Troyens de noble extraction. Pourquoi cette construction du texte? Pourquoi avoir regroupé les chevaux, les chiens et les hommes? Contrairement aux autres bêtes, ils n'ont pas été pas préparés pour le bûcher, mais jetés violemment. Il s'agit d'animaux que l'on ne sacrifie pas d'ordinaire aux Olympiens. Tous appartenaient personnellement à Patrocle. Les chiens dont il s'agit étaient des *chiens de table*, dont on se servait lors des banquets pour éliminer les restes ou pour s'essuyer. Mais il est un autre point. Chez les Grecs, les chevaux et les chiens sont, d'une certaine façon, les doubles des hommes<sup>12</sup>. En effet, Xanthos, le cheval d'Achille, peut parler et annoncer à son maître sa mort prochaine s'il reprend le combat.

Le texte est le reflet de pratiques réelles (on ne sait en revanche si leur combinaison exacte a jamais existé telle quelle). À Kavousi en Crète orientale, les fouilles américaines ont mis au jour une tombe à tholos de l'époque protogéométrique de petite taille (1,30 x 1,60 m) et de plan circulaire<sup>13</sup>. Le type est assez bien connu, bien que dans cette partie de l'île, les tombes de plan carré soient plus fréquentes. Sous le sol de la tombe, on a découvert une fosse

11 W.E. Klippel et L.M. Snyder, « Dark-Age Fauna from Kavousi, Crete », *Hesperia* 60 (1991), p. 179-186. Les mêmes auteurs ont fait une publication plus détaillées: « From Lerna to Kastro: Further Thoughts on Dogs as food, in Ancient Greece: perceptions, Prejudices and Reinvestigations » dans E. Korjabopoulou et alii (éd.), *Zooarchaeology in Greece. Recent Advances. British School at Athens, Studies* 9 (2003), p. 221-231. Pour la Crète, des os de chiens ont également été découverts à Khamalevri (HRIIC) et à Kommos (SM-PG), cf. O. Dickinson, « The Aegean from Bronze Age to Iron Age. Continuity and Change between the twelfth and eighth Centuries BC (2006), p. 81, tableau 4.1 d'après Wallace, « Case studies of settlement change in Early Iron Age Crete, » *Aegean Archaeology* 4 (2000), p. 61-99 (*non vidi*).

12 Je dois la formule à Fr. Poplin.

13 L.P. DAY, « Dog Burials in Greek World », *AJA* 88 (1984), p. 21-32.

de 0,80 m de profondeur, qui a été creusée avant la construction de la partie en élévation. Sous un remplissage de pierres et de terre, on a exhumé de nombreux squelettes de chiens en position horizontale ou verticale. La fosse contenait également quelques os de renard, de martes et d'ânes mélangés. L'inventeur insiste sur le fait que les chiens ont été précipités entiers, puisqu'on a retrouvé leurs os en connexion, sans trace de découpe ni de boucherie. La superposition des plans de la fosse et de la tombe montre que l'on a affaire à un ensemble unique et cohérent.

Dans sa publication de la tombe de Kavousi, L. Day a joint un catalogue de 28 occurrences de tombes où des chiens accompagnent des morts. On y trouve 4 tombes chypriotes (Chypriote Ancien et surtout Moyen), 4 tombes en Crète (du MR III [?] au Submycénien), 10 occurrences sur le continent grec (7 cas datant de l'Helladique récent III, deux cas de l'époque géométrique et un exemple du VI<sup>e</sup> s.). Elle mentionne encore 4 cas douteux et quelques exemples où le chien est associé à d'autres animaux, notamment des équidés (âne ou chevaux). À ces exemples s'ajoutent encore les nouvelles découvertes rassemblées, pour l'Âge du Bronze, dans l'appendice à cet article qu'Ahmed Elkhelouane a réalisé : la tombe de Koukounara (catalogue 2) où le chien a été trouvé à l'intérieur de la tombe, en compagnie de son maître, dans une attitude qui évoque ici davantage la tendresse ; la tombe 1 de La Canée en Crète (catalogue 8) où un chien occupait l'entrée, la tombe 2 du même site où les ossements de chiens, moutons et chèvres côtoyaient les restes humains. Il y a deux cas hypothétiques : l'étrange découverte de Midéa où, dans des niveaux de HR IIIB et du HR IIIC (catalogue 10), on a découvert un pithos contenant, entre autres choses, des fruits carbonisés, le crâne d'un animal qui est peut-être un chien, un os de mâchoire humaine. Enfin le cimetière de Kallithéa en Achaïe où l'on a peut-être trouvé les restes d'un sacrifice de chien (catalogue 3).

À Knossos, la publication des fouilles du cimetière Nord permet d'avoir de meilleures informations sur la tombe 79 qui correspond au n° 25 dans le catalogue de L. Day<sup>14</sup>. Ce cas rappelle d'assez près celui de Kavousi, à une époque plus récente. Il s'agit d'une tombe à fosse, aux contours arrondis sauf sur le côté N-NO qui est rectiligne. Dans la partie supérieure, on a mis au jour deux *pithoi* qui ont servi d'urnes cinéraires. La première est datée de la transition GR-Orientalisant, soit vers 700, la seconde semble du début de l'époque orientalisante, soit du début du VII<sup>e</sup> s. Les pithoi étaient accompagnés d'un mobilier peu abondant (œnochoè, cruche, amphore). Sous les dépôts des sépultures et de leur mobilier, se trouvaient les squelettes des animaux sacrifiés, soit deux chevaux de petite taille et deux chiens. Nous avons ici l'association des chevaux qui tiraient un bige avec un chien, une combinaison qui rappelle l'épopée.

Pour l'Âge du fer, notons la découverte récente à Drama (cf. catalogue 10) d'un enchytrisme d'enfant accompagné d'un squelette de chien.

Les sacrifices d'animaux destinés à accompagner le mort se rencontrent en dehors de la Grèce, en Asie Mineure. L. Day (cat. 29) cite un exemple à Sardes daté entre la fin du VII<sup>e</sup> s. et le début du V<sup>e</sup>, peut-être vers 575-525 av. J.-C. Ajoutons la découverte récente de Seyotömer Huyuk (catalogue 15).

14 J.N. Coldstream et H.W. Catling éd., *Knossos North Cemetery. Early Greek Tombs, British School at Athens. Suppl.* 28, tombe 79, description dans le volume I, p. 125-126.

Comme le montrent ces diverses découvertes, les sacrifices de chien dans les tombes sont une pratique de l'Âge du Bronze qui connaît quelques prolongements à l'Âge du fer. À l'époque archaïque, on n'en trouve plus de trace, à l'exception notable de la Thrace où, au III<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C., ces funérailles dans la grande tradition héroïque avaient toujours cours (Triantalidou 2005).

## 2. De l'époque archaïque à l'époque romaine

### 2.1. Races de chiens

À partir du VI<sup>e</sup> s., nous disposons d'une documentation littéraire et iconographique plus importante; en revanche, les données archéologiques, notamment les trouvailles archéozoologiques, se raréfient. Les documents iconographiques sont de grande valeur. Ils ont été réalisés à une époque où les stylisations laissent peu à peu la place à un rendu plus naturaliste des anatomies, permettant les observations. Les caractères récurrents de certains traits morphologiques observables sur ces représentations, dans des styles et des siècles différents, nous assurent d'une certaine fidélité. En revanche, on ne peut savoir si les images sont représentatives des races qui existaient alors ou si l'on ne trouve que celles qui, aux yeux des Grecs, méritaient qu'on les représente.

On peut constater dès l'époque archaïque une certaine diversité de races. En 1905 O. Keller en avait distingué quatre<sup>15</sup> pour lesquelles il avait proposé de véritables identifications<sup>16</sup>. Pour ma part, je serais plus prudent. L'exercice est périlleux. En effet, la plupart des races actuelles n'ont même pas deux cents ans. De plus, une ressemblance entre race moderne et une race ancienne peut s'avérer illusoire. Celles de l'Antiquité ne se sont sans doute pas toutes maintenues jusqu'à aujourd'hui et celles qui l'ont fait risquent fort de s'être largement métissées. Les progrès de la génétique historique apporteront bientôt leurs lumières sur ces questions. Enfin, les distinctions que les auteurs ont faites, notamment Xénophon *Cyn.* (3, 1 à 3,3 et 4,1 à 4,8) et Pollux V57-59, ne sont pas fondées sur les concepts actuels de race (lequel connaît d'ailleurs une évolution, certains spécialistes actuels préférant le terme de morphotype, voir note 4). Plutôt que des identifications, je proposerai donc ici de simples rapprochements.

Sur la célèbre base de kouros du Céramique, vers 510 (Musée national d'Athènes 3476)<sup>17</sup>, des citoyens athéniens organisent un combat entre un chien et un chat. Avec son poil court, sa gueule triangulaire, sa queue assez longue et recourbée et ses petites oreilles triangulaires dressées, il ressemble à notre lévrier qui n'est pourtant qu'une reconstruction tardive, obtenue par croisements et sélection<sup>18</sup>. C'est le type de chien que l'on rencontre le plus fréquemment sur ces reliefs, pendant toute l'époque classique et hellénistique. Nous ne citerons que quelques

15 Keller 1905.

16 Par rapport à l'article de Keller, l'ouvrage de R.H.A. Merlen, *De canibus* (1971), p. 25-45 n'apporte rien de plus que quelques hypothèses très incertaines. Notons que pour ce chercheur, les chiens indiens dont il est question chez certains auteurs seraient des mastiffs. On trouvera en revanche des indications intéressantes sur les techniques de chasse et les maladies des chiens.

17 Kaltsas 2001, 95 g.

18 Vigne 2004, p. 70.



exemples. Sur la fameuse stèle de l'Ilissos (milieu du IV<sup>e</sup> s.)<sup>19</sup>, la longue truffe et les oreilles assez courtes, triangulaires, manifestement rigides et partant vers le haut ou vers l'arrière, permettent des comparaisons plus précises avec les lévriers. Ces chiens accompagnent les chasseurs, mais n'attrapent pas les grandes proies seuls. Ils peuvent participer à l'attaque, courser les petits animaux, et les grands quand ils sont en meute<sup>20</sup>, mais peuvent aussi être dressés à récupérer celles qui ont été abattues par les chasseurs utilisant des frondes ou des arcs. Sur une stèle du Pirée<sup>21</sup>, aujourd'hui conservée au Musée national d'Athènes (n° 3460) et datant également du milieu du IV<sup>e</sup> s., on voit des chiens du même type, mais l'image reproduit plus nettement qu'ailleurs leur corps svelte à la queue recourbée. Ils sont engagés dans une course rapide. Ces chiens apparaissent déjà à l'époque mycénienne sur une fresque du palais de Nestor derrière des porteurs de trépieds<sup>22</sup>. On les retrouve encore sur la fresque de la tombe dite de Philippe II de Macédoine à Verghina, sur la mosaïque de Gnosis à Pella représentant la chasse au cerf (vers 300 av. J.-C.), et sur bien d'autres documents.

Ces animaux sont assez similaires à ceux qu'on peut voir sur les monnaies de Kydonia en Crète. Comme il est parfois question, dans les textes, de chiens crétois très rapides, Keller a pensé pouvoir identifier ces derniers avec ce genre de lévrier. Mais en fait, il semble que cette race ait été la plus fréquente, la plus répandue dans le monde grec. Rien ne prouve qu'elle se soit diffusée spécifiquement depuis la Crète. En revanche, il paraît vraisemblable que les Grecs songeaient à un animal proche du lévrier quand ils faisaient allusion au chien de Crète. Mais il faut prendre garde à ne pas confondre une provenance attestée par des textes et des mythes avec une race de chien.

Les chiens de Laconie ne semblent pas avoir été très différents. On possède sur eux toute une série de textes. L'un des plus anciens qui provient encore une fois d'Athénée 28a n'est autre qu'une citation de Pindare. Le poète béotien vante les chiens laconiens pour leur aptitude à attraper leurs proies à la chasse. Keller qui a rassemblé les références littéraires sur ce chien montre qu'il est resté populaire jusqu'au début du V<sup>e</sup> s. de notre ère au moins. Ces animaux ont joui d'une extraordinaire réputation de chasseur. Pour Aristote (*Hist. des Animaux* 607a) et quelques auteurs tardifs, principalement des lexicographes et des scholiastes, ils étaient nés du croisement du renard et du chien<sup>23</sup>, une idée que Xénophon, *Cynégétique* 3, 1 applique à des chiens qu'il appelle Kastoriens (à cause du héros Kastor) et qui sont sans doute les mêmes ou une variante proche. Ces comparaisons semblent indiquer une taille petite à moyenne et surtout, pour Keller, une robe roux-jaune. Chez Horace, *Epode* VI, 5, l'épithète *fulvus* doit en effet désigner une couleur. Le mérite de Keller est d'avoir reconnu la diversité qui régnait à l'intérieur du groupe des chiens laconiens, qui se reflète dans la diversité du vocabulaire, puisque les auteurs distinguaient les chiens d'Amyclée, de Kynosurie, les chiens kastoriens et

19 Kaltsas 2001, n° 382.

20 Sur les techniques de chasse, voir Merlen 1971, p. 31-34 qui indique que les pertes parmi les chiens pouvaient être importantes lors des chasses au sanglier. Il souligne également que les meutes peuvent se retourner contre leur maître, ce qui donne un caractère assez concret au mythe d'Actéon dévoré par ses propres chiens.

21 Kaltsas 2001, n° 378.

22 Blegen, *The Palace of Nestor II*, p. 68-70, pl. 122.

23 Keller 1905, p. 252.

même ménélaiens (de Ménélas, qui seraient les mêmes que les chiens de Psyllia). Xénophon *Cyn.* 3, 1 faisait la différence entre les chiens du Renard (*alopékides*) et les chiens du Castor (*Kastorides*), sans doute à cause de leurs couleurs.

Keller avait toute la peine du monde à mettre une morphologie sous ce nom de chien de Laconie dont Xénophon *Cyn.*, IV, 1-8 dresse le portrait idéal. Il considérait que le terme recouvrait en fait au moins deux races. On pourrait également se demander si ces chiens se distinguaient de leurs congénères de Crète par la race et non pas seulement par la provenance. On louait en tout cas en eux les mêmes qualités : rapidité, aptitude à la chasse. Nous sommes maintenant mieux armés que Keller ne l'était, car nous disposons d'un document iconographique de première main. Il s'agit d'une stèle de la fin du <sup>v</sup> s. à laquelle Brigitte Feyer-Schauenburg a consacré une étude dans *Antike Kunst* 13 (1970), p. 95-100, « ΚΥΩΝ ΛΑΚΩΝΟΣ-ΚΥΩΝ ΛΑΚΑΙΝΑ<sup>24</sup> ». La stèle, conservée à Basel (inv. Kā 206), est en marbre et de forme rectangulaire. Le tiers supérieur est encadré en haut et en bas par une moulure, dont le centre est occupé par un chien à l'arrêt. Elle se date assez bien des années 440-420. La tête pointue, les oreilles courtes et dressées, le corps souple et allongé, la queue qui, en raison de l'attitude de l'animal et non de son anatomie, se redresse et s'enroule, nous ramènent à l'image de ces sortes de lévriers que nous voyons sur tant de monuments. La stèle porte une inscription qui nomme les défunts : ΑΠΟΛΛΟΔΩΡΟΣ / ΛΑΚΩΝΟΣ / ΛΑΚΩΝ ΛΑΚΩΝΟΣ soit *Apollodore fils de Lakon, Lakon fils de Lakon*. Le père Lakon a donc enterré ses deux fils, Apollodore et Lakon, ce dernier portant le même nom que lui. Comme l'explique Brigitte Feyer-Schauenburg, l'inscription et l'image se reflètent l'une dans l'autre. Lakon signifiant Laconien, l'image du célèbre chien laconien devient l'emblème des fils de Lakon. Nous connaissons donc grâce à ce document la façon dont les Grecs se représentaient les chiens laconiens, célèbres par leur vitesse, et qu'on voit si souvent poursuivre les lièvres, dans la céramique archaïque, mais aussi, à l'époque classique, sur les miroirs de bronze. Il apparaît qu'ils ne se distinguent pas de ceux que nous avons décrits ci-dessus. Aussi, ne faut-il pas voir en eux une race, mais plutôt une provenance et une réputation. Ils constituent le type même de ce que Zlotogorska appelle « Prestigeobjekt »<sup>25</sup>. C'est la raison pour laquelle ils sont si présents dans l'imagerie dès l'époque mycénienne. Il se peut que d'autres races de chiens moins prisées n'aient pas été jugées dignes de figurer dans les représentations.

Tandis que ces formes de lévriers étaient probablement très répandues en Grèce, les chiens de grande taille semblent avoir eu une histoire différente, plus localisée à l'origine, et sans doute de diffusion plus récente. On en connaît au moins deux groupes : les dogues et les mastiffs.

Dans son *Histoire des Animaux*, les passages qu'Aristote consacre au chien concernent principalement ces deux groupes : les chiens de Laconie et ceux de Molossie. Mais s'agit-il de races au sens actuel du terme ? La description que le philosophe fait du Molosse indique une certaine variété à l'intérieur même de ce groupe (*HN*, IX, 608a25) : *Parmi les chiens de Molossie, la variété qui sert pour la chasse ne présente aucune différence avec les autres chiens,*

24 Voir aussi pour cette stèle Zlotogorska 1997, p. 56-61 qui voit dans l'animal représenté un *Kastorhund*. Elle refuse l'identification avec le lévrier, pour des raisons fort peu contraignantes. Elle le rapproche du Cirneco de l'Etna.

25 Zlotogorska 1997, p. 17.

*mais celle qui suit les moutons se distingue par sa taille et son courage à attaquer les bêtes féroces. Le croisement de ces deux races donne des chiens remarquables par leur courage et leur ardeur à la tâche, ceux qui viennent des chiens nés en Molossie et des chiennes de Laconie.* Aristote distingue ici les chiens par leur provenance et leur fonction plus que par leur morphologie et mentionne les croisements d'individus venant des deux régions. Il reste qu'en Laconie et en Molossie, on sélectionnait soigneusement les individus, et qu'on n'hésitait pas à les croiser.

Aristote évoque des chiens de grande taille appréciés pour la chasse et d'autres servant de chiens de garde. Nous n'avons pour ces Molosses<sup>26</sup> et chiens laconiens que de rares témoignages littéraires pour les époques archaïque et classique. Keller a réussi à retrouver sur les monnaies épirotes des chiens qui pourraient correspondre aux distinctions du Stagirite<sup>27</sup>. Les chiens de Molossie, plus encore que les chiens de Laconie, jouaient un rôle dans l'identité de ce peuple d'Épire qu'on appelait les Molosses. Il était donc tout à fait judicieux d'en chercher dans leurs monnaies des représentations. Or l'observation de ces documents met en évidence l'incohérence du groupe des molosses sur le plan zoologique. Keller a distingué, d'après ces émissions, deux races différentes : une sorte de bouledogue et un chien qui n'est pas très éloigné des lévriers, mais qui s'en distingue par ses proportions plus massives. C'est le second qu'il identifiait avec le chien de chasse décrit par Aristote. D'autres chiens apparaissent notamment sur les monnaies d'Argos Amphiloichikon à partir du début du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. Ce sont des dogues qui semblent avoir été plus adaptés à la garde du troupeau<sup>28</sup> ou de la cour de la maison qu'à la chasse. Ils pourraient correspondre au premier type distingué par Aristote. Ce chien apparaît aussi dans une statue très naturaliste représentant le siège de la reine Olympia sous lequel l'animal est couché<sup>29</sup>. Il s'agit d'un chien qui est ici assez petit, mais sans doute n'est-il pas adulte, avec les oreilles tombantes et la gueule au nez écrasé typique de cette race.

D'après Keller, l'origine de ces molosses du premier type serait à trouver en Assyrie. En effet, des dogues tenus en laisse apparaissent sur des reliefs du palais d'Assurbanipal aujourd'hui conservés à Londres au British Museum<sup>30</sup>. Reste à savoir quand il a été introduit. Au VI<sup>e</sup> s., comme on le verra ci-dessous, Polycrate fit venir ses molosses d'Épire et non d'Orient. Ces chiens auraient donc été importés en Épire à date ancienne, d'où ils se seraient diffusés à partir de l'époque archaïque. La reconstitution est possible, mais incertaine.

26 Rappelons que le terme désigne en français un gros chien de berger, proche des dogues, et non une race particulière.

27 Pour les représentations de chiens sur les monnaies, voir aussi I. Blummer et O. Keller, *Tier- und Pflanzenbilder auf Münzen und Gemmen des klassischen Altertums* (1889), pl. I, n° 31-46, pour le Molosse, voir le n° 31 (Épire) et le n° 37 (Panamos en Sicile).

28 Remarquons que l'on distingue normalement les chiens de garde qui défendent les troupeaux des chiens de conduite qui, comme le nom l'indique, mènent le troupeau. Ce ne sont pas les mêmes bêtes. Les chiens de conduite sont plus petits. Voir sur ce point Chr. Chandezon, *L'élevage en Grèce (fin Ve-fin Ier s. a. C.). L'apport des sources épigraphiques* (2003), p. 53, note 49, avec les références anthropologiques. Le même Chr. Chandezon me suggère que le thème de la fidélité du chien jouait un rôle important dans l'iconographie funéraire. C'est en effet ce que montre l'anecdote contée par Elien, *Caractère des animaux* VII, 10, d'un chien fidèle même après la mort de son maître. Ces images ont naturellement toute une épaisseur polysémique et changeante.

29 Keller 1905, p. 262, fig. 64.

30 Briant 1996, p. 310, fig. 34, Merlen 1971, pl. 3-4.

Keller appelle « pseudo-molosses » un type de chien qui nous est connu par le rendu très naturaliste d'une sculpture de l'époque hellénistique dont on possède une série de répliques conservées à Rome, à Florence et à Londres au British Museum (GR 2001.10-10.1). On l'appelle traditionnellement le chien Jennings, d'après le propriétaire de l'une d'entre elles au XVIII<sup>e</sup> s.<sup>31</sup> La statue de Londres mesure 1,05 m, une taille qui pourrait convenir à ce type de bête. Celle-ci rappelle nos mastiffs dont la taille au garrot peut dépasser les 70, voire 80 cm. Keller le rapprochait du Saint Bernard de notre temps qui pèse adulte entre 50 et 91 kg. Toutefois, il n'en a pas les longues oreilles pendantes. Keller refusait toute assimilation au molosse et le terme de pseudo-molosse n'a été choisi que pour dénoncer cette attribution. Ce n'est en effet ni un dogue ni un lévrier, mais comme le groupe des molosses n'a pas de cohérence sur le plan zoologique, on ne peut exclure qu'il ait eu un troisième sous-groupe.

En tout cas, ces bouledogues et mastiffs pouvaient être de grands chiens puissants, très grands dans le cas du chien Jennings. Les grands chiens peuvent servir à la guerre, à la chasse, pour garder les troupeaux. Moins rapides que les lévriers, ils peuvent néanmoins se révéler efficaces contre le grand gibier. J. Dumont, croisant les témoignages de Grattius et de Claudien pour l'époque romaine, mentionne un chien capable de briser la nuque d'un taureau, qu'il identifie comme étant probablement un bouledogue<sup>32</sup>. L'identification était un peu aventureuse, mais il n'y a pas de doute que nous avons ici un texte qui évoque un grand chien.

Les animaux que nous avons présentés sont connus depuis longtemps, tel n'est pas le cas d'un chien qui figure sur une mosaïque récemment découverte à Alexandrie lors des travaux de construction de la nouvelle bibliothèque (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.). Il s'agit d'un animal de taille moyenne, aux oreilles dressées, hautes et creuses, au pelage blanc sur la poitrine, mais plus jaune avec des tâches noires sur le dos. Il porte un collier rouge<sup>33</sup>. Ses oreilles pointues et dressées, et le filet de poils blancs qui traverse son museau en font un ancêtre des podengos que l'on peut voir encore aujourd'hui en Egypte<sup>34</sup>. Il témoigne de la circulation des races à cette époque.

Dans l'histoire des chiens en Grèce, l'apparition, sans doute vers la fin de l'époque archaïque, des petits animaux est un point essentiel pour comprendre l'évolution du comportement à l'égard de l'espèce canine. Une statue en ronde-bosse provenant d'un monument funéraire du Pirée représente un chien qui rappelle nos terriers, avec ses proportions plus ramassées, sans

---

31 Notamment au Vatican, au Musée des Offices à Florence. Richter 1930, p. 33 fig. 174, G.M.A. Richter, *The Sculpture and Sculptors of the Greeks* (1930), p. 115, fig. 366. Photo en couleurs dans Burn 2004, fig. 82. Voir aussi Keller 1905, fig. 67; Keller, *Die Antike Tierwelt* 1909, I, p. 112. Keller et Richter distinguent cet animal du mastiff par son museau pointu, ses poils et sa queue buissonnante. Richter 1930, p. 33 cite d'autres représentations de mastiff du type de celui de Londres : une statue funéraire au Céramique d'Athènes de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> s. (fig. 170), une attache en bronze du musée de Genève, copie romaine d'un original grec (fig. 173) et la tête d'un chien sur une intaille romaine reprenant un original grec à Boston portant la signature de l'artiste : Gaios (fig. 172).

32 Dumont 2001, p. 409.

33 Voir la photo par exemple dans L. Burn, *Hellenistic Art. From Alexander the Great to Augustus*, 2004, fig. 58.

34 Bruce Fogle 2007, p. 80.

doute sa taille plus petite, et des oreilles qui semblent se casser pour retomber<sup>35</sup>. Le Louvre conserve une statue en bronze assez semblable que l'on date de la fin du v<sup>e</sup> ou le début du iv<sup>e</sup>s<sup>36</sup>. Il s'agit là de représentations assez isolées, mais tel n'est pas les cas d'une race sur laquelle nous sommes assez bien renseignés et que les Anciens appelaient les petits chiens maltais, κυνίδια ou κυνάρια Μελιταῖα, les Romains disaient *catuli Melitaei*. Le nom de cet animal apparaît sur une amphore de Vulci du début du v<sup>e</sup> s. qui permet de l'identifier<sup>37</sup>. On peut le voir, parmi de nombreux exemples, sur une série de stèles conservées au Musée du Louvre Ma 805, 807, 813, 4557, 809 dont l'une avait été trouvée à Rhodes (2<sup>e</sup> quart du iv<sup>e</sup> s.) et sur quantité d'autres monuments<sup>38</sup>. Plusieurs figurines en terre cuite de l'époque hellénistique en reproduisent également l'aspect<sup>39</sup>. Ces représentations montrent toutes des petits chiens, pourvus d'une fourrure à poils longs, aux oreilles dressées et une petite queue s'enroulant sur elle-même, bondissant près de leurs maîtres. Ces animaux ont quelque chose du spitz italien, dont on date pourtant, peut-être à tort, la création de la Renaissance italienne, et c'est aussi à ces animaux que songeait Keller. Sur la stèle 805, le chien porte un collier. Le petit lièvre et les bottines du maître indiquent une référence à la chasse. On ne doit pas croire que les petits chiens soient inaptes à cette activité. Ils sont au contraire appréciés pour se glisser dans les terriers ou fouiller dans les fourrés, – d'où le mot terrier par lequel on les désigne. Ils sont particulièrement adaptés à la chasse au lièvre. Une terre cuite représente un chien de cette race portant un panier contenant des pommes (voir note 39). Peut-être utilisait-on parfois cet animal pour transporter un petit chargement, ne serait-ce que pour jouer. Mais il est probable que ces bêtes étaient avant tout des animaux de compagnie et c'est sans doute dans cette intention qu'ils ont été introduits en Grèce. Dans la fable du singe et du dauphin, Esope (305) en témoigne clairement : *c'est la coutume, quand on voyage par mer, d'emmener avec soi de petits chiens de Malte et des singes pour se distraire pendant la traversée.*

On peut donc tenter la reconstitution suivante. Le chien traditionnel dans l'imagerie grecque est proche du lévrier. D'autres races ont peut-être existé, mais n'ont pas été jugées dignes de figurer dans des représentations. Sans doute, y avait-il, à l'intérieur de ce groupe, une assez grande diversité dans les robes, les tailles, et, dans une moindre mesure, les morphologies. En Epire, on avait développé des chiens d'un autre type, peut-être originaire d'Orient, dont on se servait dans les montagnes pour conduire les troupeaux. Ce sont des

35 Kaltsos 2001, n° 366.

36 G. Richter, *Animals in Greek Sculpture. A survey* (1930), et 76, fig. 167 (= de Ridder, *Bronze antiques du Louvre I* (1913), n° 198.

37 Keller 1905, fig. 56. Sur ces chiens, voir aussi J. Busuttill, « The Maltese dog, » G & R 16 (1969), p. 205-208 et R.H.A. Merlen, *De Canibus. Dog and Hound in Antiquity* (1971), p. 44-45.

38 M. Hamiaux, n° 150-151, 206-208. Woysch-Méautis 1984, cat. 305-334 donne un catalogue de 30 stèles avec un personnage accompagné de ce chien qu'elle appelle un « loulou » et de 47 autres stèles (n° 153-210) où un enfant tend un oiseau au chien. Zlotogorska donne un catalogue de 259 petits chiens parmi lesquels beaucoup sont des chiens maltais. Il couvre toute l'Antiquité grecque à partir de l'époque archaïque.

39 Pour ne citer que celles du Louvre, voir Mollard-Besques, *Catalogue raisonné des figurines et reliefs en terre cuite grecs, étrusques et romains*, III, E/D 2554, pl. 383b ; IV, D3786, pl. 78f (D3785, III<sup>e</sup> s. av. J.-C. de Campagne (?) qui porte sur son dos deux paniers ronds remplis chacun de ce qui est peut-être des pommes), et 79b (1<sup>er</sup> s. av. J.-C., peut-être d'Apulie)

dogues, ancêtres lointains de nos bouledogues. Des mastiffs ont également existé, sans que l'on puisse les localiser.

Dès le VI<sup>e</sup> s., on sélectionnait, on croisait et on échangeait des chiens de « race »<sup>40</sup>. Ainsi, selon Klitos l'Aristotélien dont le témoignage nous est transmis par Athénée, *Deipnosophistes* 540d, le tyran Polycrate de Samos faisait venir des chiens d'Épire. C'est ce que confirme également un ouvrage d'Alexis, auteur d'Annales samiennes, que l'on connaît encore par Athénée. Selon cet auteur, Polycrate se procurait des Molosses et des chiens laconiens<sup>41</sup>. Le texte d'Aristote que nous citons ci-dessus témoigne également des échanges et des croisements concernant les chiens de Laconie et ceux de Molossie.

C'est aussi dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> s., semble-t-il, que l'on introduisit les petits chiens aux poils longs. Les sources antiques hésitent à les faire venir de l'île de Malte ou d'une île de l'Adriatique qui aurait porté le même nom<sup>42</sup>. Keller est enclin à choisir Malte d'où viennent aujourd'hui les chiens *vestes Melitenses*. En tout cas, ces petits chiens circulaient sur les mers. Leur importation récente explique la cohérence du groupe et la forte différence avec les autres chiens grecs. Contrairement aux chiens laconiens et les molosses, rien n'indique l'existence de variétés. Leur nom correspond à une race précise. Leur introduction marque un tournant dans l'histoire de cet animal. En effet, jusque-là, les fonctions normales du chien étaient la garde et la chasse. Désormais, les foyers grecs accueillaient des animaux dont la fonction première était de tenir compagnie aux hommes.

Durant l'époque hellénistique et romaine, la diversité des races s'est largement accrue. On peut citer le témoignage de Callixène décrivant la procession dionysiaque organisée par Ptolémée Philadelphe : *Après eux défilaient deux chasseurs avec des épieux dorés. Ils étaient suivis de deux mille quatre cents chiens, les uns indiens, les autres hyrcaniens et molosses et d'autres races*<sup>43</sup>. À une époque où les échanges et le commerce dans la Méditerranée prennent des proportions jusque-là inconnues, il n'est pas étonnant d'apprendre que les animaux circulaient encore davantage. L'idée de sélection, sans doute très ancienne, était familière à Plutarque (*Vie de Lycurgue* 15) qui attribue à Lycurgue ce propos (trad. Flacelière) : *Les gens, disait-il, amènent leurs chiennes et leurs juments aux meilleurs reproducteurs qu'ils demandent aux propriétaires de leur prêter, par amitié ou moyennant finance; mais ils mettent leurs femmes sous clef...* Dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> s., Oppien énumère dix-sept « races » de chiens de chasse : Péoniens, Ausoniens, Thraces, Ibères du Causase, Arcadiens, Argiens, Laconiens, Tégéens, Sauromates, Celtes, Crétois, Amorgiens, Égyptiens, Locriens et les Molosses<sup>44</sup>. Tandis que Ptolémée regroupe des races qui sont surtout orientales, Oppien mentionne des chiens qui viennent du Caucase à l'Espagne. Sous l'Empire, le brassage et la diversification des races se sont donc encore renforcés.

40 Voir Dalby 2000.

41 Sur ces textes, voir L. M. Günter, « Alles überall Herr...-Handel und Trypfe bei Polykrates von Samos, » *MBAH* 18 (1999), p. 48-56. Voir aussi, plus récemment, Chr. Chandezon, « Pratiques zootechniques dans l'Antiquité grecque, » *REA* 106 (2004), p. 480-482.

42 Keller 1905, p. 244.

43 Sur cette procession, voir E.E. Rice, *The Grand Procession of Ptolemy Philadelphus* (1983)

44 Dumont 2001, p. 408.

Comme l'a bien montré L. Day, les sacrifices de chiens dans les tombes ont pratiquement disparu avec l'Âge du fer, tandis que des attitudes plus sentimentales se font jour. Les témoignages de cette nouvelle attitude abondent dès l'époque d'Homère. Chacun connaît l'émouvant récit du retour d'Ulysse à Ithaque où son chien le reconnut avant tout autre. L'animal manifesta sa joie en remuant la queue et mourut peu après. Jacques Dumont, dans ses *Animaux dans l'Antiquité grecque* (2001)<sup>45</sup>, oppose *Illiade* et *Odyssée*. Pour lui, l'homme de *Illiade* aurait éprouvé de l'indifférence envers les animaux, et de l'antipathie envers le chien. Le tournant décisif doit être trouvé entre les deux épopées. Avec *Odyssée*, « l'homme se sent différent des animaux, il s'attribue une autre nature, une autre manière de penser et d'agir. En reconnaissant cette différence, il devient capable d'affectivité. » Il faut tenir compte de l'ambivalence des sentiments et des attitudes. Le sacrifice de chiens de table dans *Illiade* suppose une certaine proximité avec des animaux qui accompagnent le banqueteur. Elle ne contredisait pas nécessairement, à leurs yeux, une attitude violente. Malgré ces nuances, les analyses de nos deux auteurs se recoupent ici. C'est donc sans doute au début de l'époque archaïque entre *Illiade* du VIII<sup>e</sup> s. et une *Odyssée* probablement plus récente, que l'on peut dater le point d'articulation entre ces deux tendances. Point d'articulation ne veut pas dire rupture. Ce genre d'évolution peut être lent et admettre des attitudes très différentes chez des populations contemporaines.

## 2.2. Tombes de chiens et attitudes anthropomorphiques

Plutôt qu'une attitude moins violente à l'égard des animaux, la disparition des chiens des tombes signifie le retrait de ces animaux du système de la référence héroïque. En effet, si l'on ignore le sens que pouvaient avoir ces sacrifices à l'Âge du Bronze, il ne fait guère de doute qu'au VII<sup>e</sup> s., on ne pouvait plus placer des chevaux et des chiens dans une tombe sans penser à l'Épopée. Il est vrai que ce détachement vis-à-vis des funérailles homériques correspond au développement d'une attitude plus sentimentale envers les animaux.

On peut suivre assez bien la progression de ce sentiment nouveau et de plus en plus répandu. Dans une tombe de Volos, datée du VI<sup>e</sup> s., le squelette d'un petit chien se tenait dans la fosse aux pieds de son maître<sup>46</sup>. Plutôt qu'un sacrifice, il semble qu'on ait placé aux pieds du défunt son animal favori. Peut-être est-il mort en même temps que son maître ou peut-être s'est-il laissé mourir pour l'accompagner. En l'absence d'étude des ossements, on ne peut pas non plus exclure qu'on l'ait aidé à faire preuve de fidélité jusque dans l'au-delà, mais la disposition des choses semble indiquer une relation intime plutôt qu'un sacrifice de nature héroïque.

Aux époques archaïque, classique et hellénistique, nombreux sont ceux qui se font figurer en compagnie de leurs chiens. Les stèles où figure un homme debout s'appuyant sur un bâton, accompagné d'un chien du type du lévrier, apparaissent vers 530 et se maintiennent jusqu'au début du style sévère<sup>47</sup>. La référence à la chasse ne contredit nullement l'intimité de la relation, mais au contraire l'explique. C. Schneider a bien montré la signification sociale de ces monuments. Le chien qui ressemble ici beaucoup au type laconien est un symbole

45 Voir p. 71.

46 Day, p. 24, n° 18.

47 Zlotogorska 1997, p. 5-15 et 135-139.

d'appartenance à l'élite sociale. Un poème du corpus mis sous le nom de Théognis illustre de façon éloquente comment la possession de chiens de chasse s'intègre dans les symboles dits aristocratiques dont le plus évident est le cheval (Théognis 2, v 1253) :

ὄλβιος ᾧ παῖδες τε φίλοι καὶ μώνυχες ἵπποι  
θηρευταί τε κύνες καὶ ξένοι ἀλλοδαποί  
ὅστις μὴ παῖδας τε φιλεῖ καὶ μώνυχας ἵππους  
καὶ κύνας, οὐπότ' οἱ θυμὸς ἐν εὐφροσύνῃ

*Heureux celui qui a des enfants, des chevaux à l'ongle unique, des chiens de chasse et des hôtes à l'étranger, celui qui n'aime pas les enfants, ni les chevaux à l'ongle unique, ni les chiens, jamais son cœur ne se trouve dans la joie*

L'association du chien et du cheval se rencontre parfois sur les stèles dès l'époque archaïque<sup>48</sup>. Il ne faudrait pas croire que les propriétaires de chiens de chasse étaient nécessairement chasseurs. Il s'agit d'afficher une référence à un ensemble de valeurs plutôt qu'à une activité effective. On désirait également indiquer une relation qui pouvait être affective.

Le type de l'époque classique le plus répandu est celui qui montre le mort tenant un strigile dans la main ou un autre instrument dont on se sert à la palestra, avec son chien à ses pieds. Il peut être accompagné d'autres personnages. L'un des plus anciens exemples a été découvert à Delphes et date du style sévère, vers 460, tandis que les plus récents sont de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> s.<sup>49</sup> On a voulu donner du défunt l'image d'un personnage vivant, adepte du gymnase, avec son chien favori, qu'il emmenait peut-être parfois à la chasse. Parfois, on plaçait une statue de chien en ronde-bosse sur le tombeau lui-même, comme le montrent les exemples conservés au musée de Pella<sup>50</sup> et d'Athènes<sup>51</sup>, tous deux du milieu du IV<sup>e</sup> s. Sur une série de stèles le chien figure seul, sans aucun personnage à ses côtés comme sur la stèle des fils de Lakon<sup>52</sup>.

Dans toute cette série, le chien est une des pièces de l'univers idéal masculin. Il y figure en relation avec les thèmes de la chasse et de la guerre à l'époque archaïque, celui du sport à partir du V<sup>e</sup> s., et se maintient jusqu'au III<sup>e</sup> s. de notre ère au moins. Mais l'animal de compagnie devient de plus en plus présent. C'est ce que montre la présence du chien sur des stèles de tombes féminines<sup>53</sup>. Les thèmes de la fidélité et de l'intimité affective entre l'être humain et l'animal passent alors au premier rang. L'important groupe de stèles avec des chiens maltais auquel nous avons fait allusion plus haut commence à la fin du V<sup>e</sup> s. Le petit chien est souvent représenté en train de bondir auprès de son maître, parfois il ne fait que s'asseoir, ou se tient debout. Dans la plupart des cas, mais pas toujours, le défunt est un enfant. Il serait inexact

48 Voir le catalogue de D. Woysch-Méautis 1982, cat. n° 8, p. 105.

49 *Guide de Delphes, le Musée*, 64-66, fig. 24. Ils s'intègrent dans la catégorie des chasseurs-gymnastes, « Jäger-Palästriten-Motif » de Zlotogorska 1997, p. 141-147 qui donne un catalogue de 30 stèles, dont deux de l'époque hellénistique, dans lequel l'exemplaire de Delphes manque bizarrement, mais il figure dans celui de Woysch-Méautis 1982, n° 263.

50 La tombe se trouvait aussi à Pella. Une photo est disponible dans le guide touristique I. Toratsoglou, *La macédoine. Histoire, monuments, musées*, p. 151, fig 183.

51 Kaltsos 2001, n° 366.

52 Zlotogorska n° 76-83.

53 Zlotogorska



d'affirmer que ce chien est lié au thème de l'enfance, puisqu'il y a quelques occurrences où le défunt est un adulte, mais il paraît tout à fait clair que le thème de l'enfance s'exprime souvent, sur les stèles, dans le choix de cet animal.

Le chien est-il du côté de la bête ou du côté de l'homme? Certains ont traité leur animal comme un être humain. L. Day avait souligné l'intérêt d'une tombe du IV<sup>e</sup> s., trouvée derrière la stoa d'Attale à Athènes, qui contenait un chien avec près de sa gueule un os de bœuf<sup>54</sup>. Il est évident qu'on a enterré l'animal avec son os à viande. La volonté de tirer la bête du côté de l'humain va parfois jusqu'à rédiger des poèmes sur sa mort et à placer une stèle inscrite sur sa tombe. *L'Anthologie palatine* et diverses sources nous ont transmis quelques exemples que l'épigraphie complète de façon très éclairante. Après Esope qui faisait parler les animaux, c'est à la poétesse Anitè que remonte la mode des poèmes consacrés à la mort d'animaux, soit à la fin du IV<sup>e</sup> s. Ces poèmes ne concernent pas que les chiens. Dans le recueil constitué par G. Herrlinger, les animaux qui inspirent le poète sont, outre le chien, le cheval, la cigale, le dauphin, le coq<sup>55</sup>. Le poème sur la chienne Maira (Herrlinger 1930, n° 2, poème cité par Pollux dans *Onom.* V 48) mérite ici qu'on le cite *in extenso*:

ᾠλοε δὴ ποτε, [Μαῖρα], πολύριζον παρὰ θάμνον,  
 Λόκρι, φιλοφθόγγων ὠκυτάτη σκυλάκων·  
 Τοῖον ἐλαφρίζοντι τεῶ ἐγκάθετο κώλωφ  
 Ἴον ἀμείλικτον ποικιλόδειρος ἔχτις

*C'est ainsi que tu as péri, [Maira, chienne], auprès d'un buisson aux nombreuses racines, toi la Locridienne, la plus rapide des chiennes à la voix mille fois sonnante, car tel fut le venin sans remède qu'introduisit dans ta cuisse légère une vipère au cou bigarré.*

Ces vers, pleins du regret de la bête perdue, expriment un univers campagnard qui convient à une poétesse qui passe pour avoir été à l'origine de la poésie idyllique. Dans le style, les réminiscences homériques et hésiodiques, nombreuses, mettent l'animal au niveau de l'homme, voire du héros.

On date du III<sup>e</sup> s. une stèle aujourd'hui conservée à Oslo et provenant de Pergame. Elle est décorée d'un chien qui occupe tout le champ de la pierre et porte une épigramme de l'animal décédé<sup>56</sup>:

Οὔνομα Φιλοκύνηγος ἐμοί· τοῖος γὰρ ὑπάρχων  
 Θηρσὶν ἐπὶ φοβεροῖς κραιπνὸν ἔθηκα πόδα

*Mon nom est Philokynègos (amateur de chasse), car étant bien ainsi j'ai posé ma patte rapide sur de terribles bêtes.*

Cette fois, l'image du chien ne décore pas la stèle de son maître, mais la sienne.

C'est encore au III<sup>e</sup> siècle qu'ont été rédigées deux versions de l'épithaphe de Théron, le chien indien de Zénon d'Égypte, qui ont été retrouvées sur un des papyrus de ce riche Grec installé au Fayoum. Le texte se trouve dans le recueil d'Herrlinger, mais Claude Orrieux en a donné une traduction française dans *Les papyrus de Zénon. L'horizon d'un Grec en Égypte au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.* (1983), p. 135-136. Les deux versions sont écrites dans des mètres différents, la première en distiques élégiaques, la seconde en trimètres iambiques. Les

54 Day 1984.

55 Herrlinger 1930.

56 Herrlinger 1930, n° 44; Zlotogorska n° 78.

deux textes racontent la mort de Théron dans une chasse au sanglier. Le style comporte de nombreuses réminiscences homériques. La référence est ici l'épisode de la chasse du sanglier de Calydon, comme le montre cet extrait de la première version qui décrit l'animal dont le pauvre Théron fut la victime : *Monstre sauvage à contempler face à face, rejeton, à coup sûr, du sanglier de Calydon, il hantait les plaines fertiles d'Arsinoè, inébranlable, secouant la crinière qui lui hérissait l'échine, et bavant l'écume de ses mâchoires.*

Dans ces textes, la chasse occupe la première place. C'est elle qui permet l'héroïsation poétique du chien. Remarquons avec Herrlinger que le thème de l'amour entre le maître et son animal est entièrement absent. Dans l'état actuel de la documentation, et à ma connaissance, on ne le rencontre que dans les épigrammes du II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> apr. J.-C., peut-être déjà le I<sup>er</sup> s. Ainsi, celui de Théia, découvert à Rome, nous donne l'exemple de ces poésies au contenu très sentimental<sup>57</sup> :

Χρήμα τὸ πᾶν Θεΐας, βαιᾶς κυνος, ἠρία κεύθει,  
 Εὐνοΐας, στοργῆς, (εἰ)ἴδεος ἀγλαΐαν·  
 Κούρη δ' ἄβρον ἄθυρμα ποθοῦσ' ἐλεεινὰ δακρύει  
 Τὴν τροφίμην, φιλίας μνήστιν ἔχουσ' [ἄ]τρεκῆ.

*Lavoir tout entier de Théia, l'humble chienne, son tertre le contient : c'est la splendeur de la bienveillance, de l'affection, de la beauté.*

*Une jeune fille qui fait pitié, regrettant son délicat amusement, pleure celle qu'elle élevait, conservant le souvenir véritable de leur amour.*

Dans ce poème, les références homériques ont cédé la place à une pure expression sentimentale. Le thème de l'affection réciproque qui unissait le petit animal adoré à sa maîtresse occupe toute l'épigramme. La référence aux circonstances de la mort, si fréquente jusque-là, a entièrement disparu. Herrlinger compare à juste titre au célèbre poème de Catulle (n° III) sur la jeune fille qui pleure la mort de son moineau de Lesbie. Le thème semble avoir commencé plus tôt dans la poésie latine, puisque ce poète a vécu de 84 à 54 av. J.-C.

Les exemples de tombes de chien cités par L. Day sont tous des sépultures *intra muros*. Le stade suivant consistera à enterrer les animaux avec les hommes. Pour l'époque impériale, les fouilles du métro à Athènes ont fait récemment connaître un cas magnifique (=cat.5)<sup>58</sup>. Il s'agit de trois tombes d'animaux. Les deux premières contenaient chacune un chien, la troisième un chien et un cheval. La découverte a été faite dans un cimetière, situé sur la place du Soldat inconnu (boulevard Amalia), qui a livré plus de 300 tombes et qui fut utilisé du début du IV<sup>e</sup> s. jusqu'au début du III<sup>e</sup> s. apr. J.-C. Les bêtes ont donc été enterrées dans un cimetière d'hommes, à la façon des hommes. Le catalogue de l'exposition organisée pour présenter les découvertes du métro ne détaille que l'une d'entre elles : celle qui porte le numéro 82. La tombe est une ciste bien construite dans les parois sont des murs de briques disposées en assises régulières, séparées par des lits de mortier. Le sol est dallé de tuiles. Sur la partie antérieure du chien, on a trouvé deux *unguentaria* en verre datés du I<sup>er</sup> ou II<sup>e</sup> s. apr. J.-C. L'animal a été enterré avec une laisse de 50 cm de long au moins, magnifiquement ornée de boutons de bronze. Ici, l'animal a été traité comme un être humain.

57 Herrlinger 1930, n° 40 ; IG XIV 1647 ; W. Peek, *Griechische Grabgedichte* (1960), n° 475.

58 Palarma et Stamboulidis (éd.), *La ville sous la ville* (2000 en grec, une version en anglais existe), p. 157, mobilier, n° 162-164.

En dehors des modes funéraires, l'amour pour les chiens à l'époque romaine s'exprime parfois dans le décor domestique. Une mosaïque impériale, découverte à Chypre dans des bains, montre un chien au côté d'une perdrix et porte l'inscription suivante: Φηρία καλή. L'auteur de la publication avait cru que Phèria était un nouveau mot concernant la chasse, mais comme l'a expliqué L. Robert (*Bulletin épigraphique* 51, 236, n° 25 p. 204), il s'agit tout simplement du nom de la chienne. Depuis le VI<sup>e</sup> s., il était usuel d'indiquer son admiration pour une belle personne, généralement un garçon, mais parfois une femme, en écrivant *un tel est beau*. C'est ici bien évidemment le modèle qui a été suivi, mais pour une chienne, dont on fait l'égalité des beautés de l'époque.

L'évolution que nous retraçons ici, en mettant textes et découvertes archéologiques en parallèle, reflète le développement de l'animal de compagnie qui, après être entré dans les mœurs, sans doute dès l'époque archaïque, est peu à peu devenu un thème littéraire vers la fin du IV<sup>e</sup> s. L'évolution se poursuit, et les épigrammes de l'époque impériale expriment parfois le pur amour du maître pour son chien. Mais on ne doit pas croire que l'on avait cessé de demander à ces animaux les services qu'ils pouvaient rendre. Ésope avait fait dialoguer dans une de ses fables un chien de chasse avec un chien de garde. Ce sont les deux fonctions traditionnelles. La chasse n'était sans doute pas très répandue et les collections d'ossements du classicisme ou de l'époque archaïque qui ont été étudiés contiennent peu de gibier. C'est néanmoins une activité fortement valorisée, objet de traités comme celui que nous a laissé Xénophon. Dans la poésie funéraire, le thème est présent du début à la fin de la période. La fonction de gardien devait sembler moins noble. On n'en trouve pas de trace dans la poésie. Pourtant, elle est bien attestée, non seulement à la maison, mais aussi à la guerre et dans les sanctuaires.

### 2.3. Le chien de garde et chien de guerre

L'usage des chiens à la guerre est sans doute très ancien, du moins en Orient. Dumont cite à ce propos Hérodote. L'historien nous livre le témoignage suivant, où il évoque la richesse prodigieuse du satrape de Babylonie dans l'Empire perse (I, 192, trad. Legrand): *On élevait aussi des chiens de l'Inde en si grande quantité, que quatre gros bourgs parmi ceux de la plaine avaient, contre exemption des autres redevances, la charge de leur fournir leur nourriture*. Il semble que ces animaux aient servi à la guerre, mais peut-être faut-il songer aussi à la chasse, si importante dans les maisons royales orientales<sup>59</sup>. S'ils ont servi à la guerre, c'était peut-être surtout pour garder les forteresses.

Tel est en tout cas l'usage qu'on en faisait dans le monde grec. On se servait de ses bêtes pour donner l'alerte. On ignore à quand remonte cette pratique, mais elle apparaît dans la documentation épigraphique dès le début de l'époque hellénistique<sup>60</sup>. Le texte le plus complet est un grand décret datant de la guerre de Chrémonidès. Il décrit le rôle d'Epicharès qui avait fait construire des tours de guet. On avait affecté des chiens à la garde de ces nouvelles constructions stratégiques et le bénéficiaire du décret s'était chargé de leur nourriture: διδοῦς αὐτὸς τὴν τροφήν, ὅπως ἡ φυλακὴ πλέω γίνηται, *donnant lui-même [sans doute faut-il comprendre à ses frais] la nourriture, afin que la garde en fût renforcée*. D'autres textes

59 Voir sur ce point P. Briant, *Histoire de l'Empire perse. De Cyrus à Alexandre* (1996), p. 948.

60 *Deltion* 22 (1967), p. 38-52; L. Robert, *Bulletin épigraphique* 68, n° 247.

mentionnent des chiens dans les forteresses. Ainsi, J. et L. Robert ont publié une inscription du III<sup>e</sup> s. av. J.-C. conservée au musée de Smyrne<sup>61</sup>. Le texte traite des sentinelles postées à la forteresse de Kyrbissos, une localité absorbée par Théos, sans doute à l'occasion d'un synœcisme. La cité a décidé que le *phrouarque*, le chef de la garnison, devra disposer d'au moins vingt citoyens et trois chiens. Le décret indique encore que l'achat de ces animaux est à la charge de la cité, mais que le *phrouarque* les nourrira à ses frais. L. Robert, qui suit Roussel sur ce point (voir ci-dessous), cite d'autres exemples. Plutarque, dans la *Vie d'Aratos* 24, explique que les Sicyoniens avaient mis en faction un chien dans leur acropole pour donner l'alerte en cas d'attaque: κύων μέγας ἐφρούρει θηρατικός, où un grand chien de chasse faisait la garde. Une fois maître de l'Acrocorinthe, les Achéens y mirent 400 hoplites et 50 chiens, chaque bête étant accompagnée de son *kynégos*. Tout ce beau monde était nourri dans la forteresse. Énée le Tacticien recommande également d'accrocher des chiens en dehors de la ville pour servir d'alerte (*Poliorcétique* XXII, 14). À Kapikaya, une inscription, accompagnée d'un relief, honore un esclave nommé Philologos: [Φι]λόλογον ἀρχικὸν ὑν[η]γ[ον] πίστεως καὶ [φι]λοπονίας ἔνεκεν maître des chiens, en raison de sa loyauté et de son ardeur au travail<sup>62</sup>.

Tous ces textes montrent qu'à l'époque hellénistique, on dressait, ou du moins on entretenait des chiens pour la guerre. Telle est la fonction du *kynégos* auquel P. Roussel a consacré toute une étude<sup>63</sup>. Ce mot désigne celui qui, littéralement, mène le chien. Ces animaux dont on se servait à la guerre permettaient surtout d'alerter les sentinelles, mais Roussel cite le cas, d'après Elieen (*Nat. Hist.*, VII, 38), d'un chien qui, lors de la bataille de Marathon, mérita assez de la cité pour qu'on le fit figurer dans le tableau de la bataille dans la *stoa poikilè* à Athènes, aux côtés de son maître. Lors du siège de Mantinée, Agésipolis coupa, selon Polyen *Strat.* II, 25, la route aux assiégés qui auraient voulu sortir de leur ville avec des chiens. Enfin, Philippe de Macédoine se servait de ces animaux pour dépister les ennemis réfugiés dans les fourrés, toujours d'après Polyen, *Strat.* IV, 2, 16.

Il arrivait sans doute rarement que les chiens participent directement au combat. C'est encore Elieen qui pourtant nous en donne un témoignage (*Histoires variées* XIV, 46):

Οἱ Μαιάνδρῳ παροικούντες Μάγνητες Ἐφεσίῳ πολεμοῦντες ἕκαστος τῶν ἰπέων ἦγεν αὐτῷ συστρατιώτην κύνα καὶ ἀκοντιστὴν οἰκέτην, ἠνίκα δὲ ἔδει συμμῖξαι, ἐνταῦθα οἱ μὲν κύνες προπηδῶντες ἐτάραττον τὴν παρεμβολήν, φοβεροὶ τε καὶ ἄγριοι καὶ ἐντυχεῖν ἀμείλικτοι ὄντες, οἱ δὲ οἰκέται προπηδῶντες ἠκόντιζον, ἦν δὲ ἄρα ἐπὶ τῇ φθανούσῃ διὰ κύνας ἀταξία καὶ τὰ παρὰ τῶν οἰκετῶν δρώμενα ἐνεργῆ, εἶτα ἐκ τρίτου ἐπήεσαν αὐτοί.

*Alors que les Magnètes qui demeurent sur le Méandre étaient en guerre contre les Ephésiens, chacun de leurs cavaliers emmena un chien comme auxiliaire de combats et un esclave comme lanceur de javelots. Quand il fallut entrer en contact, les chiens bondirent alors vers l'avant,*

61 L. et J. Robert, « Une inscription grecque de Téos en Ionie, L'union de Téos et de Kyrbissos », *Journal des savants* 1976, p. 153-235, repris dans *Opera Minora Selecta* VII, p. 297-235, où les pages consacrées aux chiens sont 350-352.

62 G.E. Bean, *Journeys in Northern Lycia 1965-1967*, *Denkschriften Österr. Akad. Wien*, phil.-hist. Klasse 104 (1971), p. 25-26.

63 P. Roussel, « Les *kynagoi* à l'époque hellénistique et romaine, » *REG* 1930, p. 361-371.

*semant le trouble dans la formation adverse, car ils étaient terribles, sauvages et impitoyables quand on se trouvait sur leur chemin. De leur côté, les esclaves bondissaient vers l'avant, lançant leurs javelots. Au trouble que causaient les chiens, s'ajoutait donc l'action des serviteurs, venait en troisième l'attaque des cavaliers eux-mêmes.*

Dans *Steinepigramme aus des griechischen Osten* I, p. 197-199, R. Merkelbach et J. Stauber établissent la liaison entre ce texte et l'épigramme de l'anthologie palatine VII304, connue de Nicolas de Damas (Jacoby 90 F 140), et qui se trouvait sur la tombe d'Hippaimon à Magnésie du Méandre. Le texte donne le nom du cheval, Podargos, du chien Lethargos et de l'esclave Babès, et précise que le défunt a perdu la vie à la guerre. L'épigramme semble indiquer que le serviteur et les deux bêtes ont péri dans les mêmes circonstances. Ce parallèle donne une certaine vraisemblance historique au texte d'Élien, à moins qu'il n'y ait une source commune, par exemple chez un historien local. L'épigramme a été rédigée par Pisandre de Rhodes, un poète épique du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C.

Les chiens pouvaient sans doute aussi être affectés au gardiennage des lieux saints<sup>64</sup>. On en trouve dans le livre de C. Mainoldi bien des mentions. Il y avait des chiens sacrés dans les sanctuaires d'Héphaïstos à Etna, d'Adranos en Sicile, d'Athéna Ilias en Daunie, dans l'Asklépeion d'Athènes et même dans le sanctuaire de Zeus à Olympie<sup>65</sup>. À Erétrie comme à Delphes, on a découvert des os rongés portant la marque des dents de chien. Malgré les interdits qui empêchaient ces animaux d'entrer dans de nombreux sanctuaires<sup>66</sup>, ils ont pu accompagner leurs maîtres lors des sacrifices et bénéficier des restes du banquet, il se peut aussi qu'ils aient été les gardiens du *hiéron*.

On trouve même dans le mythe un reflet de ces chiens qui gardaient les sanctuaires. D'après Antoninus Liberalis (*Métamorphoses* 36, 1), le chien d'or qui sur l'ordre de Rhéa gardait la chèvre nourrissant le petit Zeus, aurait été chargé, une fois le dieu devenu adulte, du gardiennage de son sanctuaire en Crète<sup>67</sup>. Pandaréos l'aurait ensuite volé. Dans la partie de son ouvrage consacrée à la Crète, Strabon X, 478 nous transmet l'histoire de deux amoureux : *C'est de Lében que venaient Leukokomas et son amant Euxynthetos dans le récit que conte Théophraste dans son livre Sur l'amour. Parmi les épreuves que Leukokomas imposa à Euxynthétos, l'une consistait, selon cet auteur, dans le fait de ramener le chien de Prasos τὸ ν ἐν Πράσωκῦνα*. Comme le géographe mentionne immédiatement après le sanctuaire de Zeus Diktaios qui se trouvait sur le territoire de cette cité, on peut penser, avec M. Guarducci (L. Robert *Bulletin épigraphique* 44, 152), que ce chien se trouvait dans le sanctuaire, ce qui rappellerait la légende du chien d'or.

#### 2.4. La viande canine

Tandis que l'homme et le chien se rapprochaient peu à peu l'un de l'autre, surtout à partir de l'époque hellénistique, la consommation de viande canine s'est maintenue. Les textes ne sont pas entièrement muets sur ce sujet. On dispose de toute une série d'occurrences

64 Voir sur ce point L. et J. Robert, *Bulletin épigraphique* 44, 152.

65 Mainoldi 1984, p. 69.

66 Scholz 1937, p. 8-9.

67 Sur cette légende, voir C. Mainoldi 1984, p. 69-70.

que C. Mainoldi a rassemblées soigneusement pour les époques archaïque et classique<sup>68</sup>. Le témoignage le plus ancien se trouve chez Ananios, un poète de la seconde moitié du VI<sup>e</sup> s. que je cite d'après Mainoldi (en changeant légèrement sa traduction)<sup>69</sup> :

ἡδὺ δ' ἐσθίειν χιμαίρης φθινοπωρισμῶι κρέας,  
δέλφακος δ', ὅταν τραπέωσι καὶ πατέωσιν, ἐσθίειν,  
καὶ κυνῶν αὐτῆι τότε ὄρηι καὶ λαγῶν κάλωπέκων.

*Il est agréable en automne de manger de la viande de jeune chèvre, et de porcelet, lorsqu'on foule le raisin, et dans la même saison, de manger de la viande de chien, de lièvre et de renard.*

Les autres témoignages ne se trouvent plus que dans les sources médicales. Dans son traité *Du régime* II, 46, Hippocrate écrit : *La viande de chien dessèche, échauffe, et donne de la force, mais elle n'est pas laxative. Celle des jeunes chiens humecte, elle est plus laxative et diurétique*<sup>70</sup>. Y a-t-il eu une évolution dans la suite des temps ? C'est ce que laisse penser un texte de Sextus Empiricus, III, 225 (trad. P. Pellegrin) : *Nous estimons que goûter à la chair de chien est impie, alors qu'on rapporte que certains Thraces mangent du chien : sans doute cela était-il aussi coutumier chez les Grecs, et c'est pourquoi Dioclès, en partant des préceptes d'Asclépiade, recommande de donner à certains malades de la chair de chiot. Il semble donc qu'au II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> s. de notre ère, époque à laquelle vivait notre philosophe sceptique, on avait cessé, au moins dans une partie de l'Empire, ou dans certains milieux, y compris chez les hellénophones, de manger du chien, mais qu'à l'époque de Dioclès, qui vivait au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.<sup>71</sup>, on continuait à en consommer. Pourtant le témoignage de Galien *De la puissance des aliments* est très précis :*

Περὶ δὲ κυνῶν τί δεῖ καὶ λέγειν, ὡς τοὺς νέους τε καὶ λιπαροὺς αὐτῶν, καὶ μάλιστα ὅταν εὐνουχισθῶσι, κατ' ἔνια τῶν ἔθνων ἐσθίουσι πάμπολλοι, καὶ πρὸς τούτοις γε καὶ τὰ τῶν πανθήρων οὐκ ὀλίγοι, καθάπερ γε καὶ τὰ τῶν ὄνων, ὅταν εὐεκτοῦντες τύχωσιν, ὥσπερ οἱ ἄγριοι. Ταῦτα μὲν γε οὐ μόνον ἐσθίουσιν, ἀλλὰ καὶ ἐπαινοῦσιν ἔνιοι τῶν ἰατρῶν.

*Quant aux chiens, que peut-on en dire ? Que chez certains peuples, ceux qui en mangent abondent, quand il s'agit d'animaux jeunes et gras, particulièrement s'ils sont châtrés. Ajoutons que ceux qui mangent de la panthère ne sont pas rares, pas plus que ceux qui mangent de l'âne lorsqu'il est vigoureux, comme les sauvages. Certains médecins non seulement mangent de ces viandes, mais encore en font l'éloge.*

La combinaison de la viande canine avec celle de la panthère ne suggère pas une consommation très coutumière ! Galien avoue lui-même n'avoir jamais goûté de cette viande (*Sur le régime amaigrissant* 68). Pourtant, l'évocation de chiens jeunes, gras et châtrés donne l'impression d'élevages spécialisés, mais, il est vrai, chez certains peuples seulement (pour les applications médicales tirées du chien, voir ci-dessous).

68 Mainoldi 1984, p. 169-176

69 Mainoldi 1984, p. 171. La lecture du texte est incertaine. M.L. West lit, avec plus de vraisemblance (*Iambi et elegi graeci* II 1992, Ananios 5,5 p. 36) : αὐτῆι τότε ὄρηι au lieu de τῆι τότε ὄρηι. Le sens serait donc : *C'est alors la saison des chiens, des lièvres et des renards.*

70 Voir J. Dumont à qui j'emprunte la traduction, *Les animaux dans l'Antiquité grecque* (2001), p. 136.

71 Sur ce personnage, voir J. Jouanna, *Hippocrate* 1992, p. 92.

Les consommateurs se seraient-ils rarifiés, se limitant à des groupes ethniques précis, extérieurs à l'Empire, ou à des îlots de survivance? Ce n'est pas ce que l'archéologie nous apprend. Les analyses des ossements de chiens découverts à Kassopè en Epire ont montré qu'on en mangeait encore entre le IV<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> s. av. J.-C.<sup>72</sup> Pour le II<sup>e</sup> s. de notre ère, les fouilles de Corinthe ont livré d'autres témoignages. A l'Est du théâtre, dans le bâtiment 3, situé sur le côté est de la rue du théâtre, les pièces sud-ouest et la pièce 1 contenaient chacune des restes de chien<sup>73</sup>. Dans la pièce Sud-Ouest, 0,2 kg d'ossements de chien provenant de 4 individus ont été identifiés. Trois des os portaient des traces de boucherie. Parmi les chiens identifiés, trois étaient des animaux jeunes, (6-7 mois pour les deux premiers, 1,25 an pour le troisième), un seul avait dépassé 1,5 an. La pièce 1 a livré 0,3 kg d'os de chien provenant de cinq individus. L'un des os le plus vieux porte des traces de découpe. Ces dépôts contenaient par ailleurs de très nombreux ossements. Selon Reese, il s'agirait de déchets de boucherie. D'après les évaluations qu'il a faites, le chien représenterait 2 % de la diète à Corinthe au II<sup>e</sup> s. de notre ère, soit un chiffre très proche de ceux que l'on avait déjà au Néolithique à Lerne. La consommation de viande canine s'est donc maintenue, mais elle est restée ce qu'elle était : un appoint très marginal.

Comment comprendre ces données qui semblent se contredire? Tout d'abord, on ne peut nier que le chien soit resté un aliment consommé durant toute l'Antiquité classique, du temps d'Ananios (cf. note 69), comme de celui d'Hippocrate, comme de celui de Galien. On peut même admirer la belle continuité dans les proportions, du Néolithique jusqu'au Haut Empire. Toutefois, le chien est présenté au V<sup>e</sup> s. comme une viande normale. C'est encore l'impression que donnent les traités d'Hippocrate. Il n'en est pas de même du temps de Galien et de Sextus Empiricus. On peut tenter une explication. Durant la préhistoire et l'époque archaïque, voire classique, l'alimentation obéissait aux principes de l'économie de subsistance. Dans ce cadre, le chien représentait un appoint secondaire, mais dont on ne se privait pas. À l'époque hellénistique et romaine, où les échanges s'intensifient, des aliments qui entraient auparavant dans la diète quotidienne en sont progressivement sortis. On observe une évolution tout à fait similaire dans le cas d'une petite légumineuse qui s'appelle l'ers (*Vicia ervilia*). Tandis qu'elle était consommée normalement jusqu'à l'époque classique au moins, elle est peu à peu sortie de l'alimentation humaine pour devenir une plante réservée aux animaux à laquelle l'homme ne recourait plus que dans les situations de pénurie grave<sup>74</sup>. On pourrait donc penser que la consommation de viande de chien s'est maintenue dans les mêmes proportions durant toute l'Antiquité, mais en changeant de statut. Durant la préhistoire, jusqu'à l'époque classique, elle faisait partie de l'alimentation normale, dans laquelle elle ne constituait qu'un appoint secondaire. Au cours de l'époque hellénistique (?) et romaine où le chien était devenu si proche de l'homme, elle n'était plus un aliment ordinaire. Elle était réservée à une consommation spéciale, liée aux pratiques religieuses ou médicales, et très marginalement à l'alimentation quotidienne.

72 H. Friedl, *Tierknochenfunde aus Kassopel/Griechenland (4-1 Jh. v. Chr.)* (1984), p. 133 et 224.

73 D.S. Reese, « A bone assemblage at Corinth of the Second Century after Christ, » *Hesperia* 56 (1987), p. 257 et 259.

74 Sur l'ers, voir J.-M. Luce, « De l'ers ou du bonheur chez les dieux », dans Luce, J.-M. (éd.), *Paysage et alimentation dans le monde grec. Les innovations du premier millénaire av. J.-C., Pallas* 52 (2000), p. 109-114.

Le sacrifice des chiens et son utilisation dans la médecine sont en effet assez bien documentés, jusqu'à la période romaine. Pour les sacrifices, la mention la plus claire vient de Plutarque (*Romulus* XXI 10). Après avoir évoqué le sacrifice des chiens à Rome lors des Lupercales, l'historien moraliste fait état de pratiques similaires chez les Grecs :

*Quant au chien, on pourrait dire que, si le sacrifice est une purification, on l'immole en vue de se purifier. Les Grecs aussi, en effet, dans les cérémonies de purification, apportent des petits chiens et pratiquent en maint endroit ce qu'on appelle périskylakisme (sacrifice de jeunes chiens)* (trad. R. Flacelière).

On peut citer aussi *Questions romaines* III, 14, 9<sup>75</sup> : Les éphèbes sacrifient avant la bataille, dans le Phœbée. Le Phœbée est à l'extérieur de la ville, pas très loin de Thérapné. Là-bas chacun des deux groupes d'éphèbes sacrifie un jeune chien à Enyalios, en estimant que pour le plus vaillant des dieux le plus vaillant des animaux domestiques est une victime indiquée.

Les données littéraires qu'avait rassemblées Scholz et Mainoldi<sup>76</sup> attestent également les sacrifices de chien en l'honneur de certaines divinités, dans certains sanctuaires, notamment Hékate, mais aussi à Arès/Enyalos à Sparte et à Eilioneia/Eileithyia, surtout à Argos. Mainoldi a également rassemblé les textes qui décrivent le rite qui voulait qu'on tuât à Argos les chiens traversant l'agora pendant les « jours des l'agneaux<sup>77</sup>. » Toutefois, il ne s'agit pas d'un sacrifice à proprement parler. Enfin, on doit mentionner le rite de purification en usage en Macédoine où l'on faisait passer entre les deux moitiés d'une carcasse de chien, d'abord les armes du roi, puis le roi lui-même avec sa famille, ses gardes du corps, enfin toute l'armée<sup>78</sup>.

C. Mainoldi a très logiquement conclu de son enquête textuelle que les sacrifices de chien n'étaient pas suivis de la consommation de la viande. Elle écrit (p. 52), « Entre le sacrifice alimentaire de type politique et le sacrifice où la victime est le chien il y a donc une différence fondamentale. » Pourtant, elle note que le mot utilisé pour désigner l'acte sacrificiel est *thuo*, qui est le verbe usuel pour tous les sacrifices de type alimentaire. On comprend la gêne de cet auteur. Dans les sacrifices de purification tels qu'on les connaît, on donne en effet toute la bête à la divinité. Mais les découvertes archéologiques orientent plutôt vers des pratiques diversifiées parmi lesquelles les sacrifices alimentaires ont manifestement existé.

S. Huber a fait le point sur les découvertes archéologiques qui attestent de la pratique du sacrifice en Grèce ou en Italie<sup>79</sup>. Un canidé a été découvert dans l'Artémision d'Ephèse. Des chiens ont été sacrifiés à Locres en l'honneur d'Aphrodite Kilias<sup>80</sup>. Plus récemment, on a découvert dans le sanctuaire de Déméter à Mytilène, aux côtés des habituels ossements de

75 Sur ces textes, voir Mainoldi 1984, p. 54-55.

76 Scholz 1937, p. 14-24; Mainoldi 1984, p. 51-59.

77 Mainoldi 1984, p. 72-73 dont je reprends la traduction.

78 Scholz 1937, p. 16-17. Voir aussi *ibid.* la lustration des Béotiens fondée sur le même principe. À la mort d'Alexandre, un rite très proche a été accompli, où l'on a jeté les deux moitiés près des deux ailes de l'armée.

79 Mainoldi 1984, p. 72-73.

80 E. Lissi, « Gli scavi della Scuola Nazionale di Archeologia a Locri Epizefiri, » dans *Atti del settimo Congresso internazionale di Archeologia Classica* II, 1958 (1961), p. 113; M. Torelli, « I culti di Locri, » dans *Locri Epizefirii. Atti del sedicesimo Convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto 3-8 ottobre 1976* (1977), p. 147-194, surtout p. 149.



cochons, des os de chien portant des traces de découpe (catalogue 12). *L'Eleusinion* d'Athènes a livré également des restes de chien (catalogue 6). Le cas le plus intéressant, parce qu'il a donné lieu à une étude fine des ossements, est celui d'Erétrie. Dans les fouilles de l'aire sacrificielle Nord, on a découvert les restes d'au moins deux individus. Les os ont été traités comme ceux des autres animaux sacrifiés, avec des pièces fragmentées. Des traces de découpe ont été identifiées sur une vertèbre cervicale et un fragment d'os coxal (bassin). Les auteurs de la publication archéozoologique expliquent que les stries repérées correspondent « à la découpe de la peau »<sup>81</sup>. D'autres traces sont interprétées comme les témoins de l'éviscération. Sur un os, on voit l'impact d'un coup donné lors du détachement d'une patte postérieure. On sait que maints règlements religieux attribuaient la peau au prêtre dont elle constituait un équivalent du casuel de nos curés. Dans ce sanctuaire, les chiens semblent donc avoir été traités comme tous les autres animaux sacrifiés. Des pratiques sacrificielles ne prouvent pas formellement une consommation de la viande, mais le suggèrent fortement. La similitude du traitement par rapport aux autres animaux trouvés dans les mêmes contextes est un fait frappant qui s'oppose entièrement aux sacrifices dans les tombes où la bête n'est pas cuisinée, ni même démembrée, mais laissée telle quelle. Il vaut mieux considérer que les sacrifices pouvaient donc être de plusieurs types. Dans les sanctuaires, les rites devaient être très divers d'un lieu à l'autre, d'une circonstance à l'autre. Mais dans bien des cas, on devait manger la victime. Ces sacrifices pouvaient aussi alimenter le marché, quand le règlement ne spécifiait pas de consommation sur place.

H. Scholz (p. 10-24), C. Mainoldi (p. 58) et D. Gourevitch<sup>82</sup> ont souligné le rôle des chiens dans les sanctuaires d'Asklépios et dans la médecine. Deux inscriptions relatent, à Epidaure, des guérisons miraculeuses (*IG IV2, 2, n° 121 et 127*) obtenues par les chiens du sanctuaire qui léchaient les parties malades. La première évoque le cas d'un enfant aveugle soigné par *l'un des chiens du sanctuaire*. La seconde mérite qu'on la cite *in extenso*:

Κύων ἰάσατο παῖδα Αἰ[γιν]άταν. Οὗτος φῦμα ἐν τῶ[ι τρα]χάλωι εἶχε· ἀφ' ἰκόμενο[ν]  
 δ' αὐτὸν ποῖ τ[ὸν] θε[ὸν] κύων τῶν ἱερῶν ὕ[παρ τ]ῶι γλώσσαι ἐθεράπευσε καὶ ὑγιή  
 ἐπόη[σ]ε

*Un chien a guéri un enfant éginète. Celui-ci avait une tumeur au cou. À son arrivée au sanctuaire, le chien des prêtres le soigna en étant de veille avec sa langue et lui rendit la santé.*

La présence de chiens dans *l'asklépieion* du Pirée apparaît également dans un règlement sacré (Sokolowski, 21) qui spécifie que l'on devra donner, comme sacrifice préliminaire, des gâteaux (*popana*) à Maléatès, à Apollon, à Hermès, à Iasos, à Adeso, à Pakeia, aux chiens et aux *cynégètes*, littéralement, des meneurs de chiens.

Faut-il considérer ces bêtes comme des sortes de divinités comme le fait Mainoldi? Pour elle, ces chiens et ces meneurs de chiens seraient « en rapport avec le monde des enfers. » Qu'Asklépios ait eu un aspect chthonien paraît très probable, mais cela ne prouve rien pour les chiens. J'avoue ne pas très bien comprendre cette interprétation. Il est imprudent de reporter

81 J. Struder et I. Chenal-Velarde, « La part des dieux et celle des hommes : offrandes d'animaux et restes culinaires dans l'aire sacrificielle Nord, » dans S. Huber, *L'aire sacrificielle au nord du sanctuaire d'Apollon Daphnéphoros I* (2003), p. 180, voir aussi le commentaire de S. Huber, *ibid.*, p. 139.

82 Gourevitch 1969.

dans le contexte des *asklépieia* ce qu'on observe ailleurs. La position de D. Gourevitch<sup>83</sup> qui voit en ces chiens de véritables animaux me paraît bien plus soutenable. Les *cynégètes* rappellent des *kynègoi* des forteresses dont le nom apparaît parfois en contexte religieux. Il me paraît donc vraisemblable que les chiens en question étaient simplement ceux du sanctuaire et les *cynégètes* les prêtres qui en étaient responsables.

Sacrifices dans les sanctuaires et dans les tombes s'opposent donc fortement, aussi bien par la forme qu'ils prennent que par la chronologie. En ce qui concerne ce dernier point, nous avons affirmé que les chiens avaient disparu des tombes dès l'époque archaïque. Cela n'est vrai que des sacrifices effectués sous la forme traditionnelle, héroïque, que l'on connaît pour l'Âge du fer ancien. Pour les époques plus récentes, nous disposons d'un cas très particulier, à la signification sans doute très différente des pratiques ancestrales, découvert sur l'Agora d'Athènes.

On date de l'époque hellénistique, vers 150, le comblement macabre d'un puits situé près du sanctuaire d'Athéna Ourania au Nord de l'Héphaisteion<sup>84</sup>. Les ossements qui en ont été tirés ont été examinés par Angel qui a identifié, aux côtés de deux crânes complets, les fragments de 175 enfants dont la majorité était des nouveau-nés ou des fœtus près du terme. A cet ensemble, étaient mêlés les os d'un homme d'âge moyen, un enfant d'environ 11 ans et quelques ossements d'animaux domestiques plus grands. L'étude de ces restes n'a pas apporté d'information sur les circonstances de ces nombreux décès. Comme aucune trace de violence n'a été observée et que tous ces morts semblent avoir été jetés dans le puits en même temps, Angel songe à une famine ou à une épidémie, en tout cas à une catastrophe ponctuelle. Le choix du puits pour enterrer toutes ces dépouilles humaines laisse, en effet, penser à des circonstances extrêmes. Récemment, un second puits très similaire a été découvert, dans le même secteur, au Nord de l'Héphaisteion, près du sanctuaire d'Aphrodite Ourania. Il contenait 445 squelettes d'enfants et de nouveau-nés ainsi que les ossements d'au moins 150 chiens (catalogue 7). Le comblement est daté, d'après la notice, entre 175 et 150 av. J.-C. Il paraît vraisemblable que les deux puits ont été remplis dans les mêmes circonstances dramatiques. Malgré la pression de la nécessité, on a pris le soin de séparer les enfants des adultes. De toute évidence, la référence n'est pas ici de type héroïque. Ces sacrifices ont un autre sens. On sait que l'interdit qui empêchait d'enterrer les morts dans la ville, malgré quelques rares exceptions pour certains grands personnages, ne concernait pas, ou pas autant les enfants. Néanmoins, la mort est une impureté. Or, ces restes étaient mêlés aux crânes à peu près complets de 100 chiens (Day donne le chiffre de 85). Les fouilleurs avaient pensé, pour la date et les circonstances, à la prise d'Athènes par Sylla en 86 av. J.-C., mais l'étude de la céramique oblige à dater le comblement avant 150. Puisque les *périskylakismes* étaient, au témoignage de Plutarque, des sacrifices de purification, la suggestion de Harrisson qui voit dans ces restes d'animaux des sacrifices effectués dans ce but est très séduisante<sup>85</sup>. Le contenu du premier puits a livré une statuette représentant, de façon assez inusuelle, un hermes féminin en marbre que la proximité avec le sanctuaire d'Aphrodite conduit à interpréter comme une

83 Gourevitch 1968, p. 275.

84 J. L. Angel, « Skeletal Material from Attica, » *Hesperia* 14 (1945), p. 311-312.

85 E.B. Harrisson, *Archaic and Archaistic Sculpture. The Athenian Agora XI* 1965, p. 139 et 167-169 n° 218, pl. 58.

représentation de la déesse. Harrisson qui pense que sa présence dans ce contexte n'est pas accidentelle, bien que l'objet fût inachevé, préfère y voir une représentation d'Artémis, à cause de son rôle comme déesse de la naissance, ou Artémis-Hékate, mais l'argument n'a rien de décisif. H. Scholz et C. Mainoldi ont très justement souligné l'importance des rites de purification utilisant le chien.

L'usage du chien dans la médecine, notamment dans la médecine populaire, n'est pas sans rapport avec ces pratiques religieuses. Le rôle des chiens guérisseurs dans les sanctuaires d'Asklépios met bien en lumière le lien entre la religion et la médecine magique. Il revient à Scholz et à D. Gourevitch<sup>86</sup> le mérite d'avoir fait connaître les étonnantes qualités curatives que l'on accordait aux chiens, principalement dans le monde romain. Chez Pline, cet animal passe pour un remède contre l'angine, les brûlures à la bouche, les dents des enfants qui poussent mal, les flèches qui vous ont blessé, la fièvre quarte, la gale, la goutte, la rage, l'hydrophobie, les douleurs aux oreilles, aux organes sexuels, à la rate, à l'anus ou aux yeux. On s'en servait encore pour soigner l'incontinence urinaire ou les verrues. On n'utilisait pas que sa viande, mais aussi ses os, ses dents que l'on réduisait en cendres, son sang, notamment son sang menstruel, sa salive, son fiel, son lait et même ses excréments et ses vomissements. Le miel est un adjuvant souvent utilisé. Pour Gourevitch, il n'y aurait pas de rapport nécessaire entre le choix du chien et la thérapeutique : « Le chien dans tout cela n'a guère en lui-même d'importance ; il est le fournisseur accessible de produits qui transmettent de plus hautes puissances. » Pourtant, c'est le chien que l'on choisit, et non un autre animal. Pourquoi ce choix ? D. Gourevitch a bien souligné que les pratiques thérapeutiques puisaient particulièrement dans le dégoûtant. Nous sommes là dans ce que j'appellerais la logique du renversement. Le dégoûtant est thérapeutique, parce qu'il est dégoûtant et qu'il exige de la part du patient, comme le dit D. Gourevitch elle-même, un certain esprit de sacrifice. Mais cela n'explique toujours pas le choix de l'animal. Je ne crois pas que celui qui administrait de tels remèdes le faisait par calcul, afin que le patient qui s'abstiendrait se sentît responsable de son mal. L'échec n'existe pas vraiment dans la pensée magique. Un remède qui n'agit pas doit aussi son inefficacité à des raisons magiques. Le rôle du chien tient plutôt à ce double facteur de l'inversion transgressive. Le dégoûtant devient thérapeutique exactement comme le chien impur est instrument de purification, ou encore que l'animal familier, qui peut faire l'objet d'une adoration, devient le remède par excellence. Toute cette médication est en quelque sorte la version plus ou moins laïcisée d'une conception magique.

## Conclusion

L. Day avait vu deux périodes dans l'histoire du chien, j'en verrais pour ma part trois. Toutes ont donné lieu à des renversements magiques. Lors de la première période, la plus longue, le chien est encore, d'une certaine façon, une proie pour l'homme qui pourtant l'élève et se sert de ses facultés. La pratique du sacrifice s'explique-t-elle, comme on l'a dit, par le besoin de se faire accompagner dans la mort par son chien pour s'assurer de sa protection ? Pour l'époque d'Homère, rien n'est moins sûr. La mort telle que l'épopée la décrit ne réserve pas au défunt de dangers particuliers qu'il devrait affronter. Les animaux tués ne sont pas

---

86 Scholz 1937 et Gourevitch 1969.

destinés à servir dans l’Au-delà. Leur fonction est plutôt de définir la personne, d’en indiquer l’essence et le statut social. Pour l’Âge du Bronze, on ignore entièrement le mode de pensée. Il n’est pas impossible qu’une conception relevant davantage de la pensée magique ait eu cours. Le chien aurait alors pu servir dans l’Au-delà. Mais on se souviendra qu’une telle interprétation n’est pas nécessaire pour expliquer les sacrifices de chien.

Cette pratique relève de l’ambivalence de la pensée grecque. Ce n’est pas par défaut d’affection que l’on sacrifiait la bête (voir la tombe de Koukounara catalogue n° 2), mais plutôt par excès. Dans le sacrifice des chiens à Patrocle, Homère précise bien que les bêtes égorgées étaient des *chiens de table* du défunt, c’est-à-dire ceux que l’on voit si souvent dans les scènes de banquet, qui mangent les restes et servent aussi sans doute de serviettes. Cela suppose une relation familière et non les simples fonctions de chasseur et de gardien. C. Mainoldi a souligné le rôle de la mort dans la perception du chien et a insisté sur les chiens charognards dans l’*Iliade*. Mais ces derniers sont souvent des chiens errants. Il est essentiel de bien distinguer les chiens qui font partie de l’*oikos*, lieu de la familiarité et de la normalité, de ceux qui errent et se nourrissent de carcasses abandonnées. Ce ne sont pas ces charognards qu’Achille sacrifie sur le bûcher de Patrocle. Seuls les *chiens de table*, ceux de Patrocle lui-même, pouvaient subir ce sort, à la fois glorieux et lamentable. Nous avons là une première forme d’ambivalence.

Dans l’histoire du chien, le VI<sup>e</sup> siècle semble avoir été la période charnière. Les animaux se mettent à circuler sur les mers. Surtout, on introduit dans les maisons les petits chiens de compagnie que sont les chiens maltais. Ces animaux n’appartiennent pas à l’univers héroïque et c’est la fable qui nous en parle et non l’épopée. Leur développement reflète celui de l’animal familier et aimé qui tient compagnie aux hommes. Il n’entretient plus aucun rapport avec les charognards et les fonctions traditionnelles du chasseur et du gardien passent, avec lui, au second plan. Il n’entre pas dans la grande littérature, du moins pas avant le début de l’époque hellénistique, mais il apparaît dans l’univers domestique de la stèle funéraire tel qu’on le conçoit dès le VI<sup>e</sup> s. Plutôt que d’emmener son chien dans la mort, on préférerait désormais se faire représenter avec lui.

Pourtant, la violence à l’endroit des chiens est loin d’avoir disparu, et c’est là que se trouve la seconde ambivalence. Il faut ici bien considérer le témoignage du Plutarque sur les sacrifices de purification. La notion de pureté a sans doute une longue histoire remontant tout au long de l’Âge du Fer, voire de l’Âge du Bronze, mais c’est au cours de l’époque archaïque qu’elle devient structurante. À l’Âge du Fer ancien, les morts étaient souvent enterrés entre les maisons. On l’observe partout où l’on avait adopté les principes de l’habitat discontinu. Les maisons, distantes les unes des autres s’éparpillaient sur de grands espaces parsemés de tombes. On l’observe particulièrement bien dans des sites comme Athènes, Argos, Corinthe et Erétrie<sup>87</sup>. La séparation se fit plus tard, au cours de l’époque archaïque, et particulièrement au VI<sup>e</sup> s. C’est à cette époque que l’on situe la première purification de Délos, lors de laquelle les Athéniens, sous l’autorité de Pisistrate, avaient tenté de débarrasser le sanctuaire des tombes que l’on y avait remarquées.

---

87 Voir par exemple l’ouvrage de Fr. Lang, *Die archaische Siedlung* (1996).

On peut donc tenter ici une explication. Il est possible que les traces de sacrifices de chien trouvées dans l'ère sacrificielle nord du sanctuaire d'Apollon Daphnéphoros aient été liées à une purification. Notons toutefois que les animaux ont été traités ici comme n'importe quelles autres victimes, alors qu'on attendrait un sacrifice complet, sans découpe ni partage des chairs. La référence au rite de purification est moins douteuse pour les deux puits de l'Agora d'Athènes. Dans ce cas, le sacrifice de chiens a pris une signification nouvelle. Lié à la notion de purification, il avait cessé d'être l'instrument le plus adapté à l'héroïsation du défunt et à son intégration dans un cercle héroïque ou épique. Si un rite de purification était nécessaire en contexte funéraire, notamment en cas de catastrophe, les sacrifices de chiens pouvaient réapparaître dans la tombe. Ces puits funéraires où s'entassaient les cadavres de bébés et des fœtus n'ont rien de commun avec les sacrifices de type héroïque où le défunt se fait accompagner par son animal.

Nous avons là une seconde forme d'ambivalence. Le chien, si impur qu'on lui interdit l'accès de nombreux sanctuaires<sup>88</sup>, est l'instrument d'un sacrifice de purification. Le meurtre de l'animal a le pouvoir d'inverser les pôles de l'impureté. Que doit-on comprendre, qu'on le sacrifiait, malgré son impureté à laquelle on devenait, dans ce contexte, indifférent, ou au contraire en raison de son impureté? H. Scholz que gênait cette double nature du chien écrivait<sup>89</sup>: « Il y eut donc, aux côtés de la conception profane du chien qui rend justice à ses qualités positives, et qui est, à mon avis, indo-germanique, la conception religieuse dans laquelle il possède un pouvoir magique et qui comporte des influences pré-helléniques et orientales. Les deux se fondent peu à peu l'un dans l'autre ». C'est donc la *Quellenforschung*, la recherche des origines, si chère à l'érudition de l'époque, qui donnerait la clé de cette dichotomie. Elle permettrait par la même occasion une interprétation ethnique de ces croyances. Ce sont là des conceptions d'un autre temps, à l'arrière-plan plus ou moins raciste, conçues dans une période où l'on ignorait que les Pré-hellènes, c'est-à-dire les Mycéniens, étaient des Grecs.

Si l'on veut comprendre l'apparente contradiction qu'il y a entre ces deux visions du chien, il faut bien garder à l'esprit qu'elles ne s'ignoraient pas. Elles se sont au contraire sculptées l'une par rapport à l'autre, l'une contre l'autre, et doivent s'appréhender comme les deux faces d'un même phénomène. Je croirais donc volontiers, comme C. Mainoldi, que « c'est sa condition d'impureté qui permet au chien d'être porteur de purification, *pharmakos* actif au cours de sa vie. » En effet, la mythologie est pleine de ces renversements<sup>90</sup>. Œdipe ne devient-il pas une sorte de saint homme dans *l'Œdipe à Colone*? Le terrible Amphiaraos n'est-il pas devenu, une fois mort, un héros guérisseur? La mort, qu'elle soit rituelle ou le fait des dieux, introduit l'être concerné dans le domaine du sacré, *hiéros*. Songeons également que les tombeaux contiennent parfois des scènes d'amour. Songeons que la grenade, avant de symboliser la mort, symbolise le caractère aimable de la jeune femme ou de la korè<sup>91</sup>. Rappelons aussi ce que disait Rudhardt des rites de purification (il parle des purifications

88 Scholz 1937, p. 7-9.

89 Scholz 1937, p. 10.

90 Voir à ce sujet J.-P. Vernant, *Mythe et société en Grèce ancienne* (1979), p. 131-140.

91 Les grenades découvertes dans l'Héraion de Samos ou celle que la déesse tenait dans l'Héraion d'Argos n'ont aucune signification funéraire.

de criminels): « Il s'agit vraiment d'un lavage par le sang. Le mécanisme de l'opération est magique: le semblable attire le semblable; le sang purificateur absorbe en lui les miasmes du sang répandu et libère ainsi de la souillure l'homme sur lequel il coule; mais on devra à la fin de l'opération se débarrasser du liquide chargé d'impureté. » Le sang pur de l'animal impur absorbe la faute. Etrange jeu de miroir.

Lorsqu'à partir du IV<sup>e</sup> siècle on se mit à creuser des tombes pour les chiens, conçues à l'image de celles que l'on réservait aux humains, on est entré dans une nouvelle période dans l'histoire de cet animal. Cette nouvelle ère fut très longue, ne s'achevant qu'à l'époque byzantine et chevauche la précédente. Une attitude sentimentale s'y déploie pleinement, s'exprimant dans la littérature, surtout dans les épitaphes, mais aussi dans les tombes de chiens richement dotés, enterrés dans le cimetière des hommes. On peut encore distinguer, au sein de cette longue période, deux phases. Quand la mort du chien entre dans la littérature, le thème de l'amour unissant l'homme à son animal domestique n'est pas encore central. Il le devient dans les épitaphes de l'époque impériale. C'est aussi à cette époque que l'on construit à Athènes le tombeau de ce chien à la laisse cloutée dans le cimetière des hommes. C'est aussi à cette époque que plusieurs auteurs témoignent de leur dégoût pour la viande canine.

On est mal renseigné sur les rites de purification à cette époque. Ils n'avaient pas disparu, puisqu'ils sont toujours mentionnés par les auteurs, notamment par Plutarque, mais ils s'étaient peut-être raréfiés. En revanche, la pensée magique s'épanouit dans les pratiques de la médecine populaire. On assiste donc à une troisième forme de renversement magique illustrant l'ambivalence de la relation que l'homme entretenait avec le chien. La médecine populaire, pour être efficace, se doit d'être transgressive. Le dégoûtant est particulièrement efficace. Des consommations à la limite de l'impiété, comme en témoigne Sextus Empiricus, prennent un sens fort dans la thérapeutique. Mais le dégoût qu'inspire le chien n'est pas seulement celui de l'être impur. Chiens errants et charognards devaient pourtant toujours errer dans les rues. Désormais, la tendresse que l'on avait pour le plus familier des animaux pose un tabou sur sa viande, sur sa chair, sur ses os et le reste de son corps dont la négation magique présente d'intenses vertus thérapeutiques.

## Bibliographie

- ANGEL, J. L., 1945, Skeletal Material from Attica, *Hesperia* 14, p. 311-312.
- BEAN, G.E., 1971, Journeys in Northern Lycia 1965-1967, *Denkschriften Österr. Akad. Wien, philos.-hist. Klasse* 104, p. 25-26.
- BREWER, J. D., T. CLARK, T. et A. PHILIPS, A., 2003, *Dogs in Antiquity : Anubis to Cerberus. The Origins or the domestic dog*, voir CR dans *AJA* 107, p. 498-500.
- BRIANT, P., 1996, *Histoire de l'Empire perse. De Cyrus à Alexandre*, Paris.
- FOGLE, B., 2007, *Les chiens* (2006, 2007 pour l'édition française).
- BURN, L., 2004, *Hellenistic Art. From Alexander the Great to Augustus*, Los Angeles.
- COLDSTREAM, J.N. et CATLING, H.W. éd., 1996, *Knossos North Cemetery. Early Greek Tombs, British School at Athens. Suppl.* 28.
- DALBY, A., 2000, To feed a King Tyrants, Kings and the Search for Quality in Agriculture and Food, *Pallas* 52, p. 133-144.
- DAY, L.P., 1984, Dog Burials in Greek World, *AJA* 88, p. 21-32.
- DUMONT, J., 2001, *Les animaux dans l'Antiquité grecque*, Paris.
- GEJVALL, N.G., 1969, *Lerna. A Preclassical Site in the Argolid. The Fauna*, Princeton.
- Guide de Delphes, le Musée*, Paris-Athènes, 1991.
- GOUREVITCH, D., 1968, Le chien de la thérapeutique populaire aux cultes sanitaires, *MEFRA* 80, p. 247-281.
- HAMIAUX, M., 1992, *Les sculptures grecques I. Des origines à la fin du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.*, Paris.
- HARRISON, E.B., 1965, *Archaic and Archaistic Sculpture, The Athenian Agora*, XI, Princeton.
- HERRLINGER, G., 1930, *Totenklage um Tiere in der antiken Dichtung mit einem Anhang byzantinischer, mittellateinischer und neuhochdeutscher Tierepikedien*, Stuttgart.
- HUBER, S. 2003, *L'aire sacrificielle au nord du sanctuaire d'Apollon Daphnéphoros*, I, Gollion.
- KALTSAS, N., 2001, *Ethniko arheologiko mouseio Ta glypta*, Athènes.
- Keller, O., 1905, Hunderassen im Altertum, *JÖAI* 8, p. 242-269.
- KELLER, O., 1909, *Die Antike Tierwelt*, Leipzig.
- LISSI, E., 1961, Gli scavi della Scuola Nazionale di Archeologia a Locri Epizefiri, *Atti del settimo Congresso internazionale di Archeologia Classica II*, 1958.
- MAINOLDI, C., 1984, *L'image du loup et du chien dans la Grèce ancienne d'Homère à Platon*, Paris.
- PALARMA et STAMBOULIDIS, éd., 2000, *La ville sous la ville* (en grec, une version en anglais existe), Athènes.
- RICHTER, G.M.A., 1930, *Animals in Greek Sculpture. A survey*, Oxford-Londres.
- ROBERT, L. et J., 1976, Une inscription grecque de Téos en Ionie, L'union de Téos et de Kyrbissos, *Journal des savants* 1976, p. 153-235.
- ROUSSEL, P., 1930, Les *kynagoi* à l'époque hellénistique et romaine, *REG* 1930, p. 361-371.
- SCHOLZ, H., 1937, *Der Hund in der griechisch-römischen Magie un Religion*, Berlin.
- SLOAN, R.E. et DUNCAN, M.A., 1978, dans G. Rapp et S.E. Aschenbrenner, *Excavations at Nichoria in Southwest Greece*, Mineapolis.
- STRUDER J. et CHENAL-VELARDE, I., 2003, La part des dieux et celle des hommes : offrandes d'animaux et restes culinaires dans l'aire sacrificielle Nord, dans Huber 2003.
- TORELLI, M., 1977, I culti di Locri, dans *Locri Epizefirii. Atti del sedicesimo Convegno di studi sulla*

*Magna Grecia, Taranto 3-8 ottobre 1976).*

TRANDALIDOU, K. 2005, Loyaux jusqu'à la mort. Remarques préliminaires sur les seize animaux inhumés dans le tumulus de Mikri Doxipara-Zoni (Thrace, Grèce), dans A. Gardeisen, *Les équidés dans le monde méditerranéen antique*, Lattes p. 29-40

VIGNE, J.-D., 2004, *Les débuts de l'élevage*.

WOYSCH-MÉAUTIS, D., 1982, *La représentation des animaux et des êtres fabuleux sur les monuments funéraires grecs. De l'époque archaïque à la fin du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.*, Lausanne.

ZLOTOGORSKA, M., 1997, *Darstellungen von Hunden auf griechischen Grabreliefs von der archaik bis in die römische Kaiserzeit*, Hambourg.

### **Catalogue des découvertes de restes de chien mentionnées dans la revue « *Archaeological reports* ».**

Dépouillement effectué par Ahmed El Khelouane

#### **La Grèce continentale**

##### **1 Argos (HM)**

Ch. Kritsas rapporte (AR 24, p. 23) les découvertes de 1971 faites sur un terrain en construction. On a exhumé un enchytrisme dans un pithos, les vestiges d'un bâtiment mycénien, dans lequel on a trouvé pour les niveaux les plus anciens au moins 18 squelettes humains mélangés pêle-mêle (fig. 39) avec des restes d'animaux (au moins 1 crâne d'équidé, des bovidés, des cochons, des chiens et probablement d'autres espèces). L'hypothèse du désastre naturel dont auraient été victimes ces individus et ces animaux est suggérée.

Cf. *ADelt* 27, Ch 192-212.

##### **2 Koukounara (Péloponnèse)**

Sp. Marinatos a découvert à « Polla Dendra » près du mont Maglava une tombe à tholos dont la chambre mesure moins de 5 mètres de diamètre. Elle contenait 12 sépultures postérieures à 1400 BC. Au milieu de la chambre, on a mis au jour le squelette d'un petit chien reposant tout près d'un squelette humain en position fœtale. (AR 9, p. 10)

##### **3 Kallithea (Achaïe)**

Th. Papadopoulos a fouillé un cimetière dans la localité de Laganida. On y a retrouvé une tombe à tholos dont la partie supérieure était effondrée et dont la chambre a été pillée à la fin de l'HR. On a retrouvé les restes d'une quarantaine de sépultures au moins, d'un sacrifice de cheval ainsi que les parties de deux autres animaux (un chien? et un mouton). (AR 35, p. 41)

Cf. *Ergon* 1987, 89-91

##### **4 Pylos (HR IIIB)**

P. Halstead et J. David ont analysé près de 300 kg d'os d'animaux qui ont été exhumés du palais de Nestor. On note principalement la présence d'os de moutons/chèvres, de cochons, de bovins, mais aussi un petit nombre de chiens, de chevaux, d'ânes, de sangliers, de cerfs, de chevreuils, et de lièvres. On retrouve également de façon très rare des restes de mammifères



sauvages (ours, lion, aurochs). De même les os d'oiseaux et de poissons se font extrêmement rares. (AR 45, p. 51)

Cf. *Sandy Pylos : an archaeological history from Nestor to Navarino*, Austin, university of Texas press, 1998

## 5 Athènes

Lors des fouilles organisées à l'occasion de la construction du métro, on a fait la découverte d'une tombe de chien exceptionnelle. L'animal a été retrouvé avec son collier et un véritable mobilier funéraire. (AR 46, p. 9).

Une publication plus détaillée est parue dans Palarma et Stamboulidis (éd.), *La ville sous la ville* (2000 en grec, une version en anglais existe), p. 157, mobilier, n° 162-164.

## 6 Athènes

En 2001, on a retrouvé à l'Eleusinion les squelettes de plusieurs chiens associés à des fragments de poteries peintes, une mesurette et des poids de métier à tisser (remblai de la fin du VI<sup>e</sup>-début V<sup>e</sup> s.). (AR 49, p. 5)

## 7 Athènes

Sur l'ancienne agora au nord de l'Hephaiston, près du temple d'Aphrodite Ourania, furent exhumés 445 corps de nourrissons et d'enfants, et au moins 150 chiens datés entre 175 et 50 avant J.-C. (AR 49, p. 6).

## La Crète

### 8 Chania (Crète de l'ouest)

Dans le quartier Agios Ioannis on a retrouvé, en trois endroits, des tombes à chambre. Dans la tombe n° 1 un corps de chien a été déposé près de l'entrée, à proximité d'un dépôt d'ossements humains, manifestement en position secondaire. Deux squelettes en position primaire (?) occupaient également le sol de la chambre. Dans la tombe n° 5, cinq crânes humains et quelques os appartenant à un chien et à un(e) mouton/chèvre ont été collectés dans la chambre principale. (AR 46, p. 148)

### 9 Sybritos, Amariou (Crète de l'ouest)

Au nord du quartier central on a retrouvé dans un contexte du MRIIC 38 vases de terre cuite, des objets de bronze et de pierre, un squelette de chien complet, et la partie d'un second chien, quelques os de chèvres/moutons, d'êtres humains ainsi que les restes d'une tortue d'eau douce. (AR 47, p. 143)

## Les autres îles :

### 10 Midea (golf de Saronique)

K. Demakopoulou a fouillé la citadelle et exhumé de nombreuses poteries du HR IIIB2. Dans les niveaux du HR IIIB 2 et du HR IIIC il a découvert des fragments de pithos, des restes de nourritures (des figues, des lentilles, des noyaux d'olives, des légumineuses, etc,

carbonisés), le crâne d'un large animal (un chien?), un os de mâchoire humaine, de la vaisselle et de larges céramiques. (AR 38, p. 13-15)

### 11 Poros, Kalauria

Berit Wells fouille en 2004 le temple de Poséidon. Dans un réservoir de l'époque archaïque, on a notamment retrouvé des os d'animaux divers : de chiens, d'équidés, de cochons, de moutons, d'oiseaux, d'un renard et de serpents qui sont en attente d'étude. Ce remplissage pourrait dater de l'époque romaine. (AR 51, p. 13)

### 12 Lesbos

En 1992, la mission canadienne a fouillé, à Mytilène, le sanctuaire de Déméter où elle a relevé une relative continuité des dépôts du VI<sup>e</sup> siècles av. J.-C. jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. On note la présence d'os de cochons, mais aussi d'os de chiens (sur lesquels on relève des marques de boucheries). (AR 39, p. 65)

Cf. *ADelt* 41 Chr, 198-212; *Eleutherotypia* 25.2.93; *Kathemerine* 23.5.93

## La Macédoine

### 13 Drama (Est de la Macédoine)

Ch. Koukouli-Chrysanthaki fouilla en 1979 trois tumulus du PG et du début de l'Âge du Fer. Parmi les découvertes, il faut mentionner des enchytrismes d'enfants accompagnés d'un squelette de chien dans une urne. (AR 34, p. 53)

Cf. *ADelt* 34 Chr 330-1

## La Thrace

### 14 Evros, Mikri Doxipara (Thrace)

Un large tumulus a été fouillé (55-66 mètres de diamètre, 6,7 mètres de haut) où l'on a fait d'importantes découvertes de la fin de la période hellénistique et du début de l'époque romaine (1<sup>er</sup> avant J.-C. – 1<sup>er</sup> après J.-C.), dont au moins 2 (voire 4) chars funéraires équipés, accompagnés de chevaux (deux par char) qui semblent avoir été sacrifiés. Des sépultures de chiens furent également trouvés dans le tumulus. (AR 49, p. 71)

Sur ces tombes, on lira maintenant Trandalidou 2005.

## En dehors du monde grec

### 15 Seyitömer Huyuk (Phrygie du nord)

A 26 km au nord-ouest Kütahya, ce site fut fouillé à l'occasion d'opérations de sauvetage. Dans un niveau phrygien, on retrouva un groupe de pots contenant des os (de sacrifices?) de chiens. On retrouva en outre des cornes de cerfs. (AR 45, p. 180)

Cf. Müze, 191-203.